

SOUS QUELLES INFLUENCES

OSCILLERA

LE DEUXIEME

SEMESTRE?



PRAXIS

Le marasme d'une commission pédagogique et autres anomalies chez F.X...

De par les pouvoirs immenses qui lui sont accordés officiellement par la convention collective, la commission pédagogique est le pivot, le noeud, la rampe de lancement de toute l'activité essentielle d'un Cegep. Elle décide, entre autres, des options qui seront offertes aux étudiants, de la sélection des professeurs, des activités à intégrer dans le calendrier académique, des sessions d'examens, etc... Elle possède les plus grands pouvoirs à l'intérieur des cadres scolaires.

Mais, ici, au Cegep François-Xavier-Garneau, la commission pédagogique n'a rien décidé, mais rien du tout ! Elle est paralysée ! Pendant les quatre réunions qu'elle a eu depuis le début de l'année, elle n'a rien fait que babiller et elle est demeurée totalement inefficace. Son pouls ne s'est absolument pas fait sentir sur l'année en cours. C'est comme si elle n'existait pas.

Pourquoi ?

Certains faits, assez troublants, nous amènent à nous poser de sérieuses questions sur l'intégrité et la compétence de certains individus de cette supposée commission.

1 — Le DSP (directeur des services pédagogiques) doit obligatoirement assister (c'est même lui qui est supposé de les convoquer ces réunions) à chaque réunion de cette commission (d'après la convention collective). M. Prévost, le DSP du Cegep F.-X.-Garneau, N, A PAS ASSISTE A UNE SEULE DE CES QUATRES REUNIONS. Monsieur était dans l'impossibilité de venir. Quatre sur quatre, c'est quand même un peu fort ! Le DSP étant le président de cette commission et détenant, à cause de son poste, les informations précises lui venant des échelons supérieurs, est le seul qui peut apporter des indications précises quand il y a des décisions à prendre.

Cette année, à chaque fois que les membres de cette commissions proposaient un projet un petit peu différent des préoccupations quotidiennes (banales), ils n'aboutissaient à rien finalement puisque le seul individu qui possède les informations et les renseignements exacts, était absent. Combien de fois ces projets ont-ils été étouffés dans l'oeuf à cause de ce fait inadmissible ? Les membres de cette commission habituellement capitale dans un Cegep, deviennent de simples fonctionnaires qui ne progressent jamais et qui s'occupent de choses qui ne sont finalement pas de leur ressort.

2 — Un autre fait est assez troublant : le DSE (directeur du service aux étudiants) qui n'est habituellement pas sur cette commission pédagogique, fait bel et bien partie de celle-ci, à F.-X.-Garneau. Pourquoi cette deuxième irrégularité ? Le DSP n'y est pas quand il devrait y être et le DSE y est quand il ne devrait pas !!! Ca va mal dans notre Cegep !

3 — Pourquoi le DSP n'a-t-il pas son local dans NOTRE Cegep ? Il est aussi important que le DSE, tout au moins. Si on a un problème d'ordre académique, on doit, soit se déplacer jusqu'à l'école normale (ce qui n'est pas normal) ou aller voir un remplaçant, ici, au Cegep qui est souvent moins renseigné et moins compétent. Ces diverses situations de moindre mal ne devraient pas exister et pourtant !!!

4 — La commission pédagogique doit choisir toutes les options à offrir aux étudiants et c'est elle qui est supposée en faire l'éventail. On sait très bien que ce ne fut pas le cas cette année. Les options furent choisies par un seul individu. Lui seul décida de ce qu'auront besoin les étudiants et la discussion ne fut pas longue. Ainsi nous fûmes privés des cours d'allemand, d'Arts plastiques, de cinéma etc... qui auraient pu nous être très profitable.

Théoriquement le Cegep F.-X.-Garneau est composé du Campus des Jésuites et de l'école Normale Laval, mais pratiquement, si on arrête de se faire des idées et de jeter des mots en l'air, le Cegep c'est nous du Campus des Jésuites et seulement NOUS. Alors arrêtons d'accepter leurs excuses et leurs justifications quand ils nous disent qu'ils n'ont pas seulement à s'occuper de nous, qu'il y en a d'autres !

Si l'on prend comme acquis que c'est nous le Cegep, si c'est le départ de notre argumentation, on se pose encore de sérieuses questions :

1 — Pourquoi les efforts ne sont-ils pas concentrés ici, aux Jésuites, au lieu d'être perdus là-bas, pour des gens qui sont peu nombreux et qui ne font même pas partie du Cegep ?

2 — Pourquoi les dirigeants, les hommes importants tels les DG (directeur général), le DSP, et les autres administrateurs ne sont-ils pas dans nos murs ? C'est nous le Cegep.

3 — Pourquoi doit-on souffrir des multiples injustices parce qu'on est dans des locaux loués, qu'on n'est pas chez nous ? C'est pas de la faute aux étudiants ça ?

Pourquoi doit-on défrayer le coût du secrétariat ? C'est un Cegep, non ? C'est gratuit, non ?

Après l'énumération de toutes ces anomalies, on peut tirer certaines conclusions véridiques, prouvées par des faits et d'autres, non moins véridiques, mais que, malheureusement on ne peut prouver aussi facilement.

Les conclusions prouvables par des faits et sans équivoque sont :

- 1 — A F.-X., il y a une perte d'énergie, un marasme bureaucratique et une confusion inimaginables.
- 2 — La Commission pédagogique (jusqu'à maintenant) ne remplit absolument pas son rôle et est présentement d'une inefficacité presque totale.
- 3 — Les chefs de départements n'ont pas les pouvoirs qui lui sont normalement accordés par la convention collective et l'administration d'un Cegep.
- 4 — A F.-X., certains bonshommes occupent deux ou trois fonctions différentes, ce qui réduit par le fait même leur efficacité dans chacune d'elles.

Les conclusions plus difficilement prouvables par des faits, mais qui découlent des conclusions vérifiées, ne sont pas moins importantes, au contraire. Elles sont souvent la cause ou le pourquoi des conclusions certaines ci-haut mentionnées. Elles sont :

- 1 — A F.-X., quelques bonshommes, peut-être même un seul, ont (a) monopolisé le pouvoir et dirige (nt) autocratiquement et d'une façon très personnelle les destinées et le rouage du Cegep.
- 2 — A F.-X., certains individus sont incapables de remplir le poste qui leur est confié et ne sont là que pour servir de bouclier ou de représentant officiel au service du (ou des) monopoliseur(s) de pouvoir qui s'en servent comme des pantins.
- 3 — A F.-X., la ligne de pensée des dirigeants n'est pas à la décentralisation et au partage du pouvoir et des centres de décisions, mais au contraire à la centralisation la plus rapprochée pour que les « grands boss » dirigent tout et soient au courant de tous les cas individuels. (Comme dans les anciens collèges privés).
- 4 — A F.-X., les dirigeants refusent de nous accorder une journée complète d'information précise et exacte sur le fonctionnement d'un Cegep, sur toutes les possibilités à l'intérieur des cadres, sur l'administration d'un établissement du genre parce qu'ils savent très bien qu'eux-mêmes ne se conforment pas à cet organisme et qu'ils mènent la barque à leur façon sans tenir compte des règlements et des exigences du ministère et de la partie syndicale.

Et la conclusion générale est que toutes ces anomalies et ces irrégularités créent un climat malsain et une confusion grandissante dans le milieu étudiant ce qui nuit grandement à l'efficacité et à la vie communautaire des étudiants du collège.

Pouvons-nous en tolérer encore plus ?

Praxis condamne radicalement ces façons d'agir et de penser et luttera fortement et aussi longtemps qu'il le pourra contre ces nombreuses injustices qui sévissent actuellement dans notre Cegep.

LETTRE A PRAXIS

Québec, le 10 février 1970

Tribu Praxis,
a/s Pierre Bouillon,
1150 ouest, Saint-Cyrille,
Québec (6).

J'ai eu l'occasion de lire votre journal à quelques reprises et, même si quelques écrits ne m'ont pas plu, j'en ai tiré ceci : j'ai fait le bilan de ma vie.

N'allez pas croire que je rédige cette lettre pour me distraire d'un cours peu intéressant : j'ai 57 ans. C'est donc dire qu'il y a belle lurette que je ne me morfonds plus au collège.

Je ne vous contera pas mon enfance : on se fatigue vite de la description du bonheur des autres. Le reste saura peut-être vous intéresser.

Comme plusieurs d'entre vous, le milieu étudiant n'était pas pour moi un catalyseur de créativité. Je me fixais plutôt un idéal d'exotisme, de paix, de fraternité et d'amour que le système ne m'a jamais permis d'atteindre.

Comme plusieurs d'entre vous, j'étudiais médiocrement et je perdais mon temps à suivre quelques cours inutiles en me disant que plus tard, avec une bonne position et de l'argent plein les poches je reprendrais ce temps perdu. Il en fut tout autrement. Je m'abrutis encore cinq jours sur sept et, pour agrémenter mes soirées, je dois recevoir des gens "importants" qui disent des niaiseries et se nourrissent de préjugés mais dont mon "avancement" dépend.

Comme plusieurs d'entre vous, je ne m'opposais pas au désordre établi. Je pensais : "... quand j'aurai terminé mes études, je pourrai lutter réelement". Là encore je me trompais. Depuis que je suis architecte, (j'aurais pu être ouvrier ou avocat, c'est la même chose) je dois taire ce que je pense de façon à ne pas déplaire aux autorités.

Comme plusieurs d'entre vous, je rêvais de voyages, de la tranquillité fournie par un séjour dans un chalet. Je voyage maintenant ! J'ai un chalet ! Cependant, mes voyages en Floride se limitent à lire le "Time" dans le hall d'un grand hôtel ou à constater le vieillissement de ma femme. Quant au chalet, lorsque j'y vais, j'entends mes petits-fils se plaindre qu'ils ne peuvent écouter Batman et ma femme geindre contre le manque de facilités pour se teindre les cheveux.

Comme plusieurs d'entre vous, j'aurais aimé passer quelques années seul au Mexique afin de réfléchir sur ma vie. Je ne l'ai jamais fait. Là encore, j'ai une "position" à conserver.

Comme plusieurs d'entre vous, je me souciais plus de mon apparence que de mon essence. Maintenant, le noir de mes cheveux est enfariné (du moins, en ce qui regarde ce que m'a laissé ma calvitie). Mes dents, elles, sont encore blanches et solides : mon dentier y est pour beaucoup. Comme une toile d'araignée, les rides couvrent mon visage. Quant à mon cou, il est gros et ressemble à une pile de crêpes.

Comme plusieurs d'entre vous, j'aurais voulu briser mes chaînes et m'exprimer librement. Malgré mes 57 ans, j'ai dit très peu. J'aurais voulu être écrivain ! Je n'écris que des rapports à mon patron. J'aurais voulu être peintre ! Je ne dessine que pour mes petits-fils.

Ah ! J'aurais voulu ... j'aurais voulu tant de choses, mais j'ai toujours hypothéqué mes réalisations essentielles, mon bonheur. Je termine cette lettre : je dois aller chez mon psychiatre.

Ne faites donc pas mes erreurs : ne survivez plus, VIVEZ !

LA TERRE TOURNE EN ELLIPSE, SES HABITANTS TOURNENT EN ROND

La solution est individuelle. Il n'y a plus de grands collectifs. Le groupe, c'est fini. On ne peut plus et on ne pourra plus s'en sortir avec de grands idéaux humanitaires.

Je m'en sors moi-même ; je ne m'occupe pas du système à savoir s'il est bon ou mauvais, je m'en balance. Et je fais bien. Cultive ton jardin. C'est ce que je dois faire tous les jours. Du moins c'est ce que je ferai.

La poésie, le roman, le théâtre, la peinture, enfin l'Art, ça devient hermétique. Les auteurs s'en balancent du message collectif. C'est le moi intérieur qu'on livre et que nous devons voir et comprendre.

C'est la seule chose vraie.

Pierre MORIN

ENSEIGNEMENT COLLÉGIAL

Dès 1960, l'Assemblée législative mettait sur pied une Commission royale d'enquête chargée de reviser toute la structure de l'enseignement au Québec. On créa un ministère de l'Éducation qui devait remplacer l'ancien D.I.P. et l'on vit paraître de 1959 à 1966 cinq volumes qui, au travers de leurs nombreuses études, nous fournirent une très belle matière à réflexion.

Nous nous souvenons tous de l'ancienne formule dite du collège classique où n'apparaissait en huit années de formation (Éléments latins à Philo II) aucune coupure ou distinction permettant d'orienter éventuellement le futur lauréat. Ce bloc monolithique répondait aux exigences culturelles d'une élite qui était d'ailleurs la seule à pouvoir en bénéficier. Ce n'est qu'en 1964 que nos institutions d'enseignement se sont vues propulsées à travers la province sous l'insigne du CEGEP afin de répondre à l'impératif primordial qu'est le droit de tout homme à une pleine instruction. Cette révolution, si l'on peut l'appeler ainsi, les Québécois l'attendaient depuis longtemps, et je crois être juste en affirmant que nous devons beaucoup aux instigateurs du Rapport Parent.

C'est ainsi que les recommandations de ce rapport effectuèrent une distinction marquée entre l'étape dite secondaire, réservée à la formation générale de base et à l'apprentissage du métier d'étudiant, et l'étape dite collégiale qui devait terminer et parfaire cette formation générale tout en amorçant un début de spécialisation par un choix de matières plus concentrées. Les caractères de cette étape collégiale démontrent bien, semble-t-il, que le diplôme conséquent ne devait plus préparer uniquement aux carrières professionnelles mais aussi aux carrières scientifiques et commerciales. Qu'advient-il pourtant de l'objectif que les ministères avait incorporé aux études collégiales ? On se souvient certainement que certains articles du Rapport Parent soulignaient et justifiaient en même temps le maintien de matières obligatoires ayant pour but de parfaire la formation générale entreprise au niveau secondaire. Comment a-t-on pu croire qu'un cours de sciences religieuses (ou éducation physique) de français, et de philosophie pouvaient remplir adéquatement ce rôle ?

Il est vrai que certaines clauses soulignaient l'importance primordiale du cours de philosophie au sein de cette optique, et on alla jusqu'à proclamer la transformation du cours traditionnel afin qu'il puisse, par l'intermédiaire de professeurs dynamiques et de méthodes vivantes, transmettre les réalités dans une recherche réflexive préalable à l'éveil d'une conscience personnelle.

C'était là soulever l'importance de la formation de la personnalité tout en ne cherchant pas à y répondre concrètement. Car enfin, croyait-on si naïvement qu'un professeur de philosophie pouvait porter sur ses épaules toute la dimension éducative de l'instruction ? L'élan spécialisé et dépersonnalisant qu'ont pris les études collégiales, devra faire comprendre à ces messieurs les théoriciens qu'ils ont aveuglément choisi les impératifs d'une société friande de spécialistes à l'insu des impératifs émanant de la formation d'une personnalité.

Une purge déployée à l'endroit d'une culture dite de "chasse gardée" a engendré un mouvement irréversible dont les répercussions font que toute cette dimension fut refoulée à un lointain renouveau dont il ne fallait point se préoccuper pour l'instant.

Cette aliénation prive à jamais les étudiants de la synthèse totale dont parlent si souvent nos savants pédagogiques et les frustre de leur âme sinon de leur nature.

"Il y a une socialisation de la liberté, comme il y a socialisation de la démocratie, comme il y a socialisation de l'économie. Quand on parle de libertés, c'est à la condition d'ajouter l'épithète de collectives, comme si la liberté pouvait être dans les choses (car les masses sont des choses), comme si elle pouvait être elle-même autre chose que la puissance, pour la personne humaine, de se prononcer elle-même, de se vouloir elle-même, de décider elle-même ce qu'elle veut être". (Istoria filosofici moderne, vol. IV, p. 527).

Nous ne sommes pas privés d'un choix étendu de concentrations. Nous sommes privés d'une faculté, d'une conscience, d'une liberté nous permettant de comprendre "que ni l'économie, ni la technique, ni même la politique n'ont leur fin en elles-mêmes, que les progrès qu'elles effectuent n'ont de sens et de valeur que s'ils aident à notre émancipation, non s'ils substituent aux servitudes anciennes des servitudes nouvelles, plus pesantes encore". (Ibid. 526).

Rien ne sert de faire des plaidoiries, il faut s'engager dans une réponse ...

Claude JUELLET, II



« les écoles, dans ce cas, constituent le premier stade. C'est là si vous m'autorisez cette métaphore, que les jeunes pousses n'ont pas atteint une longueur de douze à quinze centimètres... »

TRIBU
PRAXIS

Rédaction : Andrée Renaud
Jean Fugère
Michel Marcouiller
Pierre Spénard
Claude Ouellet
Marcel Barthe
Pierre Morin
Pierre Bouillon

Arts : Jean Fugère
François Bernier
Pierre Bouillon
Marcel Barthe

Mise en page : Jean Fugère
Marcel Barthe

Page couverture : Photo et montage :
Jacques Delâge

Technique : Céline Ruel

Et votre grande participation...



UN ÉVEIL SANS LENDEMAIN

« Z » est en fait un film d'éveil pour des consciences entre deux eaux. C'est le film d'une situation, d'une constatation; pas celui d'une analyse mais plutôt d'une prise de conscience (s'il en est encore, bien sûr, qui croient toujours à l'efficacité de la prise de conscience et qui se sentent le droit divin de s'aventurer dans une telle mission).

Costa-Gravas a trouvé dans l'affaire Lambrakis une situation idéale qui facilite cet éveil puisque des faits réels subsistent derrière le film. Et quand il soulève la chair pour nous montrer cet os tel qu'il est, « Z » devient effectivement un film biologique. Nous voilà au coeur d'une nudité affreuse. Voici donc une oeuvre utile à mi-chemin entre le cinéma d'idées et le cinéma policier.

Un cinéma esthétique aussi si l'on s'arrête un instant à cette scène magnifique qu'est la reconstitution au ralenti de l'assassinat du docteur : un véritable ballet de Béjart sur une danse macabre de Saint-Saëns. Une musique belle, utile « très grecque », au service de comédiens sans doute « très français » mais sans égal. Des scènes loufoques mais pauvres et sans valeur réelle — l'arrêt des généraux par exemple. — aucune place à l'analyse sociale : on ne décrit pas la condition sociale du prolétaire si ce n'est en insistant sur l'importance de la « photo dans le journal » ; on ignore le rôle de ce prolétaire comme l'importance de la lutte des classes.

« Z » est encore et surtout un film idéologique. Costa-Gravas a voulu nous montrer les atrocités de l'enfer totalitaire où les intérêts monétaires et personnels priment sur les intérêts humains. Pourtant, à mon avis, cela ne saurait excuser un manque d'objectivité certain. En effet, cette enquête policière avec ses « bons », des démocrates libéraux d'extrême-gauche et ses « méchants », des colonels et des fascistes, ne vous rappelle-t-elle pas étrangement ces films à « suspense » de notre enfance où les mauvais étaient tous des tueurs ou, pis encore, des vicieux et les bons tous des saints de haute vertu au service de sa Majesté la Reine...

C'est bien vouloir se moquer du spectateur que de soustraire à sa vue les points communs réels qui unissent fascistes et pacifistes. Ce film n'est sans doute pas aussi caricatural que je veux bien ici l'entendre puisque enfin ce roman policier à suspense se joue essentiellement sur fond politique mais, néanmoins, je me devais de répondre à la subjectivité éminente de la caméra Costa-Gravas qui joue sur le ridicule comme les politiciens avec les mots.

Et ici, l'important c'est que le spectateur soit mis en contact avec les véritables forces en présence : celles des intérêts particuliers de notre société d'aliénation productrice d'inconscience par des consommateurs avec conscien-

ce. C'est le règne de l'enfer, du froid sans limite... Le MAL est là dans l'argent, dans l'âme même du prolétaire. Est-ce donc cette affreuse victoire que le spectateur daigne alors applaudir ? Est-ce donc cette désillusion progressivement absurde et tragique qui ne débouchera jamais qui le rassure si bien ? Est-ce donc cette conscience, cette paix de l'âme qui n'est pas la sienne qu'il est venu ici chercher, alors que chaque jour, sous ses yeux, des hommes, des frères meurent pour la même injustice ?

Mais le pouvoir et sa supposée démocratie ne sont effectivement qu'un instrument de protection des intérêts particuliers au détriment du bien commun. Ce pouvoir pour paraître démocratique cherche l'approbation d'une masse silencieuse qu'il mène à coups d'argent. Applaudissons encore toute cette masse humaine endoctrinée qui n'est alors plus qu'une masse d'intérêts, qu'une masse aliénée pendue au fil de la démocratie. Effectivement avec tous les moyens qui leur donnent le pouvoir, ces faux démocrates briment la masse inconsciente, exercent sur elle un pouvoir illicite.

Comment alors ne pas attaquer la notion de responsabilité qui pèse sur les épaules de ces gens instruits qui voient dans leur instruction le droit de détenir le pouvoir. L'individu n'a rien : tout se joue dans les ficelles de l'Etat. Serions-nous donc encore assez aveugles pour croire à cette démocratie, celle-là même de notre société, de notre province, de notre CEGEP ? Tout de même, la prise de conscience d'une situation vaut mieux qu'une passivité reconfortante, celle de l'inconscience puisque la prise de conscience est déjà un pas vers l'action. Voilà sans doute pourquoi je rêve de voir ce film projeter un jour dans notre digne Chambre des Communes pour que les gens concernés puissent enfin s'y contempler le nombril.

Et l'on aboutit donc inévitablement au problème central, celui de la solution : quel remède en effet, catalysera ou diminuera les effets toujours croissants de ce mal précis. « Z » est un échec à la non-violence : la simple contestation dans son efficacité fait désormais partie intégrale de la « machine infernale » ; dans sa non-violence elle aide à son perfectionnement, à son aboutissement.

Peut-être encore faudrait-il prendre le pouvoir sous de fausses représentations, mais là encore, il y a danger de s'y salir les mains pour de bon en découvrant les plaisirs de l'argent. Il reste pourtant l'individu qui lui seul assumera une dépendance active dans une tribu Praxis ou hippie. Il reste toi et moi, ensemble, lui et les autres qui attendent debout le règne du coeur...

Il reste peut-être aussi un autre film de Costa-Gravas.

Jean FUGERE et Michel MARCOUILLER

DE LA DÉCENCE...

Avec l'industrialisation et les progrès techniques réalisés en Occident, et qui pourraient se réaliser dans le Tiers-Monde si les pays riches voulaient bien plus y mettre de leur argent et de leur énergie, les hommes seraient maintenant capables de vivre décemment en étant libérés de tout travail aliénant de la lutte pour la vie, de la concurrence, s'ils modéraient leurs besoins. Si, dans une société industrialisée comme la nôtre, la plupart de ceux qui ont la chance de n'être pas chômeurs en sont réduits à mener une vie limitée à travailler, manger et dormir, c'est trop souvent parce qu'ils veulent toujours avoir plus. Il ne serait pas suffisant, pour libérer l'homme de sa servitude économique, d'instituer le salaire minimum et de forcer une répartition plus équitable de la production. Il faudrait, et c'est bien plus difficile, neutraliser l'action des dirigeants de l'économie capitaliste qui, pour conserver, voire pour accroître leur autocratie, font augmenter les besoins aussi et parfois même plus vite que les moyens techniques qu'a l'humanité de se libérer des contraintes économiques. Le produit international brut moyen par individu augmente ; mais, parallèlement, le "besoin international brut" moyen par individu augmente aussi, et reste supérieur au produit international brut moyen. Première conséquence : les hommes travaillent toujours comme des fous. Deuxième conséquence : la pauvreté, la misère, car pour que quelques-uns aient le superflu, il faut que les autres manquent du nécessaire.

Si aucune révolution dans l'histoire n'a pu mettre fin à l'oppression économique, c'est parce que toutes n'ont été que politiques. Il faut se libérer, et libérer les gens des faux besoins, et ceci par la révolution culturelle.

Le véritable théoricien du socialisme ne doit pas considérer la libération de l'économie nationale de l'emprise étrangère et sa démocratisation (soit une plus juste répartition des biens de consommation) comme des fins en elles-mêmes, car la simple nationalisation ne fait que remplacer l'esclavage économique individuel par l'esclavage étatique, ou collectif, mais plutôt comme des moyens de libérer les masses de l'économie, et l'individu des masses.

Si les objectifs que je propose paraissent utopiques, ce n'est pas parce qu'ils sont potentiellement irréalisables, mais parce que le contexte historico-social actuel s'y oppose.

L'action individuelle de refus économique et culturel et global de la société, si elle se répandait (il n'est pas absolument impossible qu'un jour, suivant l'exemple d'un groupement culturel important, toute une jeune génération tente l'aventure) entraînerait inmanquablement la fin de la répression, du terrorisme économique et culturel.

Cette révolution universelle, totale, polyvalente, qui ne peut être que culturelle, marquerait le début d'une véritable évolution de l'humanité vers une authentique condition humaine, vers un monde où l'homme aurait réalisé ce pourquoi il existe : non pas la richesse, la technique, la puissance, mais la liberté, l'égalité et la fraternité politiques, économiques et culturelles, qui seraient enfin la raison d'être de chacun et donc de tous les hommes.

Pierre Spénard

LE VERBE OU LE GESTE?

On parle de la communication entre individus et de son importance, on discute sur la solidarité, on élucubre sur la fraternité, on disserte sur la société d'aujourd'hui, sur celle de demain, sur la société meilleure et plus juste, on argumente sur le séparatisme, sur le fédéralisme, le marxisme, le capitalisme et que sais-je encore ? Mais toujours on reste au niveau des mots, on n'ose s'aventurer plus loin. En somme on se défoule dans les mots, c'est facile... et puis ça paraît bien.

Toutes ces idées formidables qu'on ébauche, soit pendant les cours ou après, qu'en fait-on ? Se préoccupe-t-on de les actualiser ? Lorsqu'on parle d'engagement, un silence gênant se fait. L'engagement, c'est bon pour les autres.

Que font la plupart de ces beaux parleurs dans la vie réelle, la vie concrète, celle de tous les jours ? Prennent-ils un engagement dans le sens de leurs idées ? Eux, prendre un engagement ! Ça c'est l'affaire des autres. Après s'être défoulé (en paroles), on retourne sagement chez soi, puis on regarde Télé-4. On se contente de sa petite fin de semaine, de sa petite femme, de sa petite bière (et réciproquement pour les filles), les idées ébauchées ou ardemment défendues prennent le chemin des tiroirs, d'où on les sortira en cas de besoin. Faut-il en rire ou en pleurer ?

Mais malgré cela on se dit avant-gardistes, réformistes, évolués (oui môssieu), alors que l'on n'a même pas le courage de ses convictions. Une preuve, une seule : début décembre, "Opération Vietnam". Bilan : 4 personnes sur 500 qui se portaient contre la guerre au Vietnam. 4 sur 500 ! Alors que la plupart d'entre vous vous dites, et cela à grands cris, contre cette vermine de guerre. Où étiez-vous ce jour-là ? A écouter des "disses" au salon "des dames" peut-être ?

Et nous croyons, nous autres "les jeunes" faire "évoluer" la société. Mon oeil, sauf votre respect. On se prépare à être une belle génération d'Assis (voir le poème de Rimbaud **Les Assis**, c'est nous tout crachés dans 20 ans d'ici) Tant que nous ne sortirons pas de notre paresse, oui de notre paresse collective et de notre satisfaction béate dans la médiocrité, il n'y a rien, absolument rien qui va "bouger". Sinon autant se faire porter verts !...

Andrée Renaud

P.S. Surtout n'allez pas croire que je suis contre la communication entre les êtres, non, elle est essentielle pour s'inscrire dans le sens dynamique de la vie, **mais** il est un moment où il importe de se taire, de faire le point et d'agir dans le sens de ses idées. Ce moment est venu parce que le monde s'ennuie, oui le monde s'ennuie, et le pire c'est que l'on ne veut pas l'admettre. Il nous faut réapprendre à vivre, mais cette fois-ci dans les gestes et l'action et non plus dans les mots. Il faut se recréer un monde où l'on pourrait réapprendre la beauté et la grandeur de l'action, du travail et de l'engagement.

Ce que je viens de dire vous fait rire ? vous laissez sceptiques ? Eh ! bien, réfléchissez à cette question.

« Est-ce le langage ou l'action qui témoigne le plus adéquatement des choix profonds d'une personne ? »

Le langage en lui-même, c'est sûr, veut dire quelque chose, mais seul il n'est pas « vérifiable ». On peut parler, parler, et encore parler, mais ça ne veut rien dire dans le concret. Le langage ne donne pas de garantie sur les choix profonds d'une personne. L'action, au contraire, concrétise la pensée profonde d'un individu dans le réel, que ce soit au niveau social, politique ou spirituel. Et l'action ne s'oppose en aucun cas à l'idée, au contraire, elle réalise la pensée.

L'action est un « cogito existentiel et perpétuel ». c'est pour cela que c'est elle qui témoigne des choix profonds d'une personne et elle seule. C'est l'action qui nous dévoile ce qu'un individu pense réellement, car en tant que réalité irréductible, elle draine dans son courant les pensées, les aspirations et les désirs parfois les plus secrets de la personne.

Alors que le langage ne donne que des idées, des théories et aucune garantie de leur authenticité (i.e. sincérité de la personne qui les émet), l'action, tout de suite, détermine un choix de l'individu. Le langage se situe dans le domaine abstrait et n'est aucunement « vérifiable » comme je l'ai dit plus haut. L'action, elle, est concrète, réelle, elle affirme dans la réalité ce que nous pensons vraiment... et aussi ce que nous sommes vraiment.

LE PROBLÈME DES ÉCOLES SECONDAIRES

On discute et on conteste souvent les injustices qui règnent dans l'éducation au niveau collégial et universitaire, mais on tend régulièrement à oublier les nombreuses « écoeuranteries » qui existent au niveau secondaire. Elles sont pourtant bien là !

On n'a qu'à constater les derniers événements qui se déroulèrent ces temps-ci dans nos écoles secondaires de la région. Les nombreuses difficultés qu'ont eu les étudiants à cause de leurs cheveux longs et de leurs mini-jupes à La régionale Jean-Talon. Et le pire c'est qu'ils durent céder face à des autorités imbéciles. Il y eut ensuite l'affaire Wallace, professeur qui fut expulsé parce qu'il portait la barbe pourtant très bien taillée et très propre. Cette régionale est justement un exemple parfait de dictature insensée et d'abus de pouvoirs de la part des dirigeants. Avec des gens comme ça, on retourne à des conceptions du Moyen-âge où le roi ou le tsar décidait comment s'habilleraient leurs sujets, comment ils seraient coiffés, etc... Ça existe encore aujourd'hui, des gens qui « virent fous » rien que de voir un barbu !!! Eh bien oui, c'est pas des farces, c'est vrai !

A la régionale de Tilly, les dirigeants se font les protecteurs moraux des 5,000 étudiants qui y étudient. En effet, certains journaux et hebdo-

madaires comme le « Deux Mai » et le « Quartier Latin » sont défendus dans ces institutions de haute valeur morale et spirituelle. Le paternalisme continu encore dans ces écoles et les étudiants ne peuvent décider eux-mêmes ce qu'ils peuvent lire ou ne pas lire... Et des exemples comme ça on pourrait vous en sortir des centaines mais ce n'est pas là l'important. L'important c'est que les injustices continuent de plus belle et qu'il y a du travail à faire dans ces institutions pour les libérer du joug et de l'emprise de trois ou quatre bonshommes qui décident de tout sans en aviser qui que ce soit, selon leur bon vouloir.

Il faut réaliser une chose: quand nous aurons fini de nous libérer nous-mêmes, dans nos propres institutions (Cegep et université) il faudra s'attaquer aux racines du mal et tenter de libérer les écoles secondaires qui, comme vous le savez, souffrent souvent de maux aussi graves que nous. Il n'est pas trop tôt pour y penser car plus nous y réfléchissons, plus nous pourrons, lorsque le temps sera venu, les libérer avec aplomb et fermeté.

Marcel BARTHE

**CETTE PAGE EST NORMALE-
MENT RÉSERVÉE AUX ARTI-
CLES VENANT DE LA MASSE
ÉTUDIANTE !**

**LA V'LA VOTRE PARTICIPA-
TION GANG DE CÂLISSES . . .**

J'ai mis mon plus beau cheval blanc,
Avec ses couvertes électriques.
Et j'ai repensé au temps,
Où j'étais soporifique.

Je me suis embarqué sur un nuage,
Comme un bambin qui veut mourir.
Et ma carcasse volait au vent,
J'aurais donc dû, mieux la choisir.

J'ai porté mon plus savoureux bonbon rose,
Avec des bulles hydrostatiques,
J'ai ouvert toutes les portes closes,
Et les poupées en plastique.

Je me suis découpé en bonhomme gingembre,
Avec des yeux de sucre,
Des oreilles en carotte,
Une bouche en sourire
Comme les enfants de septembre !

J'ai glissé le long des pentes de l'ennui,
En traîneau rouge,
En rêve automatique,
En larmes dramatiques,
Electrons qui bougent.

J'ai marché sur les mains,
Fait des pirouettes.
J'ai ri comme un défoncé,
Pleuré comme un veau.
Fait des courbettes,
Mais en vain . . .

Alors, j'ai bu,
Par la bouche, le nez,
Les oreilles, les yeux.
Je me suis rempli.
Je me suis vidé.
Et tout ça . . . et tout ça . . .

Tout ça . . .
Pour vous arracher un rire,
Ou un sanglot,
Un grisson, une injure,
N'importe quoi !

Et tout ça . . .
Pour que vous sachiez,
Que j'ai faim,
Qu'il fait froid.
Que je suis là, qu'il y a moi,
Que j'existe . . .

Et tout . . .
Pour que vous sachiez,
Que je vous aime moi,
Que je veux continuer à vivre . . .
Que j'ai peur . . .

"ON TE NOMME FEMME"

Près de toi,
L'enfant dort en paix
Et le vieillard oublie la guerre.
L'enfant croit vieillir,
Et le vieillard se sent rajeunir.

Que tes bras faibles protègent l'homme de la solitude.
Que ta chevelure devienne le soleil de la nuit.
Que tes yeux soient les diamants du pauvre.
Que ta salive soit le vin de l'ivrogne.
Que ta voix soit la musique du sourd.

Près de toi,
L'homme peut se noyer . . .
Dans ta chevelure.
L'homme peut se battre . . .
Avec le plaisir offert.
L'homme peut mourir
D'être trop heureux.

Que ta langue soit le pain du Biafrais.
Que ta poitrine soit l'oreiller de la tête fatiguée.
Que ton ventre soit la vie.
Que le carrefour de tes jambes soit le carrefour du bonheur.

On te nomme Femme . . .

Pierre BUILLON

Autres variations sur un thème gothique flamboyant

Je vis le soleil assassiné
Traînant des fragrances
D'ultras-violetes
Là ! sur des créneaux
Erratiques flamboiements
Aux ardentes vigneurs

S'écorcher sur des mots
DE BRUIT
Et des molécules folles
S'y jeter à bras perdus
Poussées par un désir
DE CHAIR

François Bernier

A MON PAMPLEMOUSSE...

Les moulins salés
Aux ailes exaltantes
Agitent leurs lobes bleus
Au son des cors feutrés

Quand les solfèges fleuris
délirent
les yeux
mélodieusement beaux

Tes cheveux-miroirs
épousent
les sons
d'eau verte

Et les ondes magiques
m'imaginent
tes voix
figées
dans de pourpres bouteilles

J'effeuille alors le vin
et puis,
andante
ta peau de neige avide

Les éléphants blancs de Watteau
dansent des tournesols violacés
aux accents aigus et amoureux
comme ton corps oriental
aux mille couleurs du sang
J'aime la mémoire de ton souvenir

FLOP

PRAXIS

NUMÉRO
ASSEZ SPÉCIAL
LES P'TITS COPAINS!

ARTS Vol. 1 - No 6

une senteur pour les yeux
un brind'herbe pour la bouche
Pour vous 000

je m'amusé
je m'amusé platement
j'ai mal au ventre
et la poésie part bramp

les mains coloriférentes
des saliviers muraux mentraient
en de s'immerger en vées
Où de LONGS cornidons noirs
s'enchevêtraient!

je rêve d'iris doucereux
de senteurs vénusiennes
de dépotoirs satines
et mousses.

Ô! Enzobres conquerrant
aux moisissures écumées
aux voix incertaines.

tes doigts me disent en leur agite blafarde, les dentelles manvies de leur nervure calébrable qu'au s'annuie

je m'amusé
je m'amusé platement
dans la course d'abatante
de ce putn harem
je m'amusé aux lames

Myriam de l'Israëlle

TRIBU PRAXIS PROPOSE...

REVOICI PRAXIS!

Encore une fois il a changé !

La fameuse remarque de la page 7 (vol. 1 No 5) ayant fait couler beaucoup de salive et d'encre, nous publions tout ce charabia, dans ce numéro. Et là votre participation ! Ca vous prenait une phrase comme celle-là pour vous faire réagir ! La preuve en est là. Regardez ce numéro et comptez-y les articles de l'ancienne équipe ?

On a voulu faire un numéro-participation ; ça comporte certains avantages et certains inconvénients !

Découvrez-les vous-mêmes en parcourant ce numéro assez spécial ! Mais un fait est certain : pour ce qui est participation, c'est réussi.

Reste à savoir si ça va continuer ! Continuez à nous écrire ! Praxis espère que ce nouveau genre vous plaira ! Sinon, faites-nous le savoir. Nous sommes ouverts à tout !

TRIBU PRAXIS

L'ACTION VÉRITABLE

Dans le dernier numéro de Praxis on blâme beaucoup l'inertie, l'inaction. Pourquoi toujours blâmer les autres d'inertie ? C'est chacun qui doit d'abord se blâmer soi-même. Pour parler de l'inaction il faudrait peut-être savoir ce qu'est l'action véritable.

Le véritable action commence dans la reconnaissance de la diversité de chacun. Une reconnaissance qui engendre le respect de cette diversité. Nous sommes portés à croire que pour agir il faut absolument s'engager politiquement, socialement. Casser les vitres.

Ce n'est pas nécessairement le BOUM qui confère de l'intensité à l'action. Sa densité vient de l'intérieur. Elle ne fait pas de bruit, elle s'infiltrer doucement, colorant les actes, leur donnant du poids. Or, présentement, d'où vient le malaise ? De la vie intérieure vide. On crie, on se bat pour la liberté... Mais tout flotte en nous. Pour être libres, il faut des attaches. Nous cherchons à agir, c'est notre grand rêve. Nous cherchons à créer. Comment créer, transformer ce qui existe si nous n'avons aucun lien qui nous forme d'abord ? Il faut premièrement nous rendre libres nous-mêmes, et l'action la plus pressante consiste à « s'attacher », à se rendre solides, à acquérir une consistance. Mais dans notre impatience nous nous précipitons sur l'action d'apparat, pensant produire une force. Cette force éphémère nous laisse bien vite insatisfaits.

Essayons de partir du centre et la périphérie s'éclairera... de façon toute naturelle.

Nous retrouvons partout l'action. Il ne faut pas croire cependant que l'action est un absolu. Ce qu'il y a d'éternel réside

au coeur de la relation entre celui qui agit et son action qui demeure une ébauche, un essai, et invite à un renouvellement constant. L'homme est impuissant à poser un point final à son action. Sa vraie puissance consiste à reprendre ses balbutiements. Ainsi, seulement, il avance.

L'action n'a pas toujours besoin de mots, de coups d'éclat pour s'exprimer. Elle agit discrètement. Pour agir ainsi il faut savoir se taire, compter avec le temps, consentir à ce que son action, dans bien des cas, passe inaperçue.

L'action qui part de la densité d'une vie intérieure, et se dégage en actes simples appelle l'autre, les autres. On se retrouve les uns dans les autres si on prend la peine de se regarder. Puis, soudain, naît la délicatesse. La délicatesse envers soi-même et envers les autres. C'est la base de toute action sociale ou politique.

Désormais, le verbe et le geste, la pensée et l'action ne s'opposent plus, mais coopèrent. Car la dualité était posée en termes d'opposition. L'action concrète s'articule dans un langage qui a pour parole les actes, et où chacun renonce à posséder l'autre pour mieux agir. L'action trouve la pleine réalisation au contact des autres, dans la société. Toute société porte en elle la marque de l'injustice ; or, au lieu de se révolter contre ce qu'elle a de mauvais, pourquoi ne pas porter le coup dans l'autre sens, et miser sur le bien !

Derrière toutes ces personnes qui agissent de façon si différente, il faut chercher en chacune d'elles des êtres qui marchent plus ou moins vite. L'essentiel est qu'ils soient en mouvement dynamique, donc tirés vers l'avenir. Il faut

surtout, au lieu de les rabaisser, leur dire qu'ils sont grands ; tous les hommes sont grands. Mais ils doivent savoir qu'ils peuvent l'être tellement plus ! On attire les personnes à l'action véritable, en insistant sur ce qu'elles ont de bon en elles. Elles finissent alors par s'aimer elles-mêmes. C'est, au départ, la plus grande action qui soit. Un assez grand nombre d'êtres ont souffert de l'offense et de l'humiliation. Ils finissent par prendre plaisir à s'avilir eux-mêmes. S'ils prennent l'habitude de mal, pourquoi ne pas leur communiquer le goût du bien ? Notre action personnelle à tous devrait consister à nous rendre tels, que les gens retrouveraient en nous ce qu'ils ont perdu. La réussite d'une telle action dépend en grande partie de notre capacité de détachement.

Bref, ceux qui agissent vraiment, ne disent pas qu'ils agissent. Ils témoignent et communiquent dans la simplicité leur densité qui ne s'épuise pas. Ils apportent à leur entourage, jour après jour, une présence qui a du poids. C'est une grande, une immense chaîne silencieuse, mais dynamique, qui se construit et se renouvelle à chaque instant pour une durée éternelle. Voilà ce qui explique pourquoi le monde, malgré tous les excès possibles, n'a jamais pu perdre la capacité d'émerveillement. Car, malgré tout, il reste toujours quelque chose de merveilleux qu'il nous faut sans cesse chercher, trouver et cultiver dans le réel même. C'est un grand rêve qui nous tire vers l'avant, c'est, en chacun de nous, la conjugaison heureuse de la parole et de l'acte, c'est le VERBE.

Hélène CARETTE

ARICATURES



Participez
CALISSE

Politique du Praxis



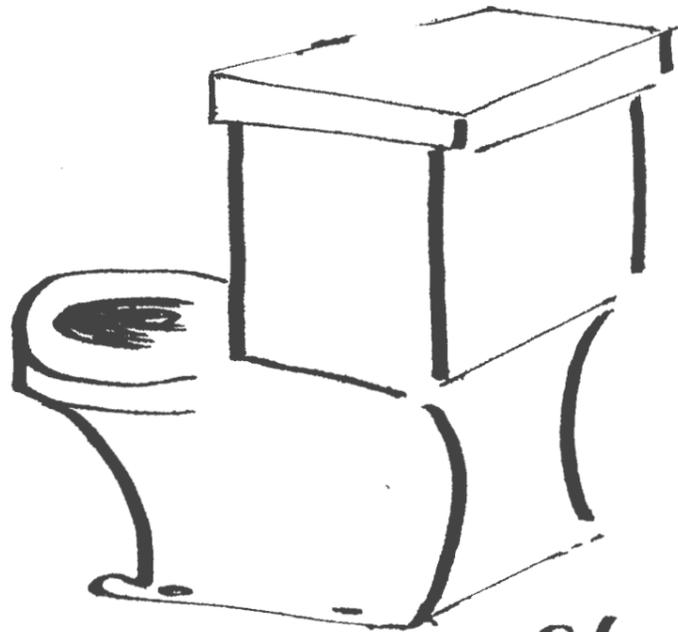
Si le monde
arrêterait
de chialer
y aurait plus
de Praxis

Ah!
maudit
Praxis!

de
Jean-Robert
Guillemette...



VU DE FACE



VU DE PROFIL

Praxis là ou se résolvent
tous les problèmes

LA LIBÉRATION EST UN PLAISIR QUI M'EMPOIGNE COMME UNE ÉJACULATION INDESCRITIBLE

Libération ou illusion de libération ?

On sait que la liberté implique d'une part une connaissance de soi et d'autre part une connaissance des autres.

Chacun, par ses origines, sa formation et sa situation sociale se trouve de l'un ou de l'autre côté de la ligne de partage des conflits et des opinions. De plus, croyant connaître autrui, nous nous représentons ce qu'il n'éprouve que par référence à nos expériences personnelles. Ce que je veux vous communiquer ici, c'est que l'on a déjà assez de difficultés à ne pas être séparé de soi-même et des autres par le biais des structures de sa langue, de son éducation, de sa situation sociale, etc., sans être esclaves de PREJUGES sur l'apparence et le comportement des autres. Les gens sont en effet portés, quand ils ne jugent pas autrui par ses apparences, à faire une sorte d'interprétation instinctive et non raisonnée de ses attitudes, jeux de physionomie et démarche. On a tendance à aller à lui avec nos catégories préformées. Par exemple, on pourra penser, d'après les premières phrases que j'ai écrites : « c'est un obsédé » ou « c'est un prétentieux qui se croit libre » (malgré que je n'aie pas défini mon concept de la liberté qui, je crois, est très relative), etc.

Soyons sincères : comment peut-on croire à l'amour, à l'amitié, ou simplement à la communication si l'on n'essaie pas de trouver et de comprendre « l'essence des individus » en deçà de leurs apparences, comportements, attitudes, modes d'expression, vocabulaire employé, etc. . . .

Nous sommes à la fois témoins et sujets d'un véritable culte du superficiel que pratique notre société. Malheureusement, nous n'en sommes pas toujours conscients. Il suffit de songer à plusieurs individus qui voient dans leur voiture un symbole de réussite sociale plutôt qu'un moyen de transport !

En vérité, toi qui essaies de te libérer de cet étai formé de préjugés, je t'admire plus que ceux qui sont digérés par le système.

Michel TARDIF, coll. I

LES ANIMAUX

Nos rapports avec les animaux, je parle évidemment des animaux domestiques, sont souvent l'image de notre attitude à travers la société. Je voudrais prouver cette affirmation en établissant la différence marquée du chat et du chien, les plus proches et les plus affectionnés de nos animaux domestiques. On parle du chien comme étant « le meilleur ami de l'homme », et ajoutons comme il se doit et comme je le pense en fait, « en autant que l'homme est son ami ». Mais est-ce souvent le cas ? En vérité, non, le chien est plus souvent un esclave qu'un ami. — « Il est intelligent, il a suffi que d'un coup de pied pour qu'il ne recommence plus ! » — Voilà le genre de compliments que la plupart des gens font à propos de leur chien, gras et intelligent, il faut être son maître et non son ami. On peut établir le même rapport entre le propriétaire et l'employé où celui-ci est constamment sous la surveillance sévère et non-confiante de son employeur ou encore le rapport en l'ami dominateur et l'ami « suiveux ».

Par contre, le chat possède une toute autre psychologie. On ne peut battre un chat parce qu'il en gardera rancune toute sa vie et ira même jusqu'à quitter son foyer nourricier s'il est constamment battu. Pour vraiment aimer le chat, il faut être son ami, c'est-à-dire l'affectionner sans en demander reconnaissance de sa part. Le chat est moins démonstratif que le chien, il n'ira pas vous sauter au cou lorsque vous arrivez à la maison, mais il sait que vous êtes là et a une parfaite confiance en vous. On peut établir encore un rapport ici à propos de deux amis. Le lien sera solide et sans manifestation extérieure dépourvue de sens. En fait, que ce soit un chien ou un chat, je veux montrer qu'il faut aimer les animaux de la même façon qu'on aime une fleur : il faut l'arroser et en prendre soin pour qu'elle soit belle ; de la même façon, il faut donner au chien ou au chat tout ce de soi et d'autre part une connaissance des autres. en vous disant qu'il vous aime.

Eric GAUDRY

LA NON-VIOLENCE

Je voudrais savoir, *il faut* que je sache ; quel est ce monstre ? J'en entends parler depuis très longtemps ; il semble que cela soit pire que les choses que l'on conçoit comme mauvaises, i.e. la guerre, la famine : que je devine pendant que d'autres s'assassinent, que je me bourre alors que d'autres se « squelettisent ».

Il me semble que ce monstre hideux : « la pédagogie » soit une grande calamité. Je me fais fort d'en étudier les origines.

1. Le bébé « pédagogie » est tombé un jour du ciel et il était mauvais, il nous a rendus mauvais, ce n'est pas notre faute, on n'a rien eu à y faire. Dans ce premier cas, il n'y a pas grand solution, ou bien la situation est inaltérable et on se suicide collectivement ou on peut encore changer quelque chose et on s'attaque au monstre « pédagogie ».

2. Il y a eu à un moment donné des hommes qui ont décidé de façon assez arbitraire d'instaurer la pédagogie. Ils ont fait des erreurs, nous en souffrons, nous en sommes victimes. Là encore ou bien on ne peut rien faire et c'est de leur faute à eux, ou l'on doit s'attaquer à ces hommes et leur faire réparer leurs erreurs.

3. C'est nous qui faisons la pédagogie, nous tous et « nous chacun » Si nous disons qu'elle est monstrueuse, affreuse, aliénante, écoeurante c'est que nous sommes nous-mêmes monstrueux, affreux, aliénés, écoeurants. Si tel est le cas, alors nous devons nous désaliéner, nous devons travailler sur nous-mêmes. « Je » dois devenir moins écoeurant, moins monstrueux.

Si j'ai écrit sur la pédagogie ce n'est que pour débiter quelque part, en fait j'étais gêné de parler de violence ou de laideur. Cela semble

moins concret, mais je crois que le problème est toujours le même, c'est pareil partout ; nous sommes responsables de ce qui nous entoure, nous risquons d'être coupables, notre devoir est de créer « des belles affaires ». Nous devons cesser de nous assassiner. Pardon c'est une erreur, « Je » dois créer de belles choses et cesser d'assassiner mes amis, et tous ceux à qui je parle.

Nous pouvons constater de cet écrit qu'il est quelque peu violent, j'en suis coupable, cela vient je crois d'une difficulté d'expression, alors quand je parviens à m'exprimer c'est une petite explosion. Ce que je veux faire avant tout c'est « des belles choses ». Je crois qu'on en a toujours besoin.

Louis CHAURETTE

à insérer dans la page de métaphysique inCONstitutionnelle en jaquette marxiste

titre : MANIFESTE INFRA/PRAXIS ET DADA CONTRE LA POLLUTION DU PAFIER JOURNAL
(ou) QUAND ON A RIEN A DIRE, épître élégiaque des cālisses aussi à base de détritrus

**CETTE PAGE EST NORMALE-
MENT RÉSERVÉE AUX ARTI-
CLES VENANT DE LA MASSE
ÉTUDIANTE !**

**LA V'LA VOTRE PARTICIPA-
TION GANG DE CĀLISSES...**

tribu praxis

m'sieurs dame(s)

vous nous plaignez
du fait que la "masse étu-
dianthe"



j'espère que vous
éprouverez autant de
plaisir à lire ce texte
que j'ai eu à le
rédiger

ma permettez-
vous de compter sur
votre collaboration
ainsi que sur votre sens
de l'humour

veuillez agréer
mes silencieux respects

J. Penon III

tribu praxis

m'sieurs dame(s)

vous nous plaignez
du fait que la "masse étu-
dianthe" n'abbate qu'une
grande participation à
votre, pardon, à notre
journal

il me fait grand
plaisir de vous prouver
le contraire : voici quel-
que chose que vous vous
ferez un honneur sans
doute de publier puis-
que semble-t-il
praxis est à court
d'ARTICLES VENANT DE
LA MASSE ÉTUDIANTE !

j'espère que vous
éprouverez autant de
plaisir à lire ce texte

"où êtes-vous donc bandes de cālisses ?
sur la couverture du dernier praxis ?"
MOA

où sommes-nous donc bande de calvaires lon la
où sommes-nous donc bande de ciboires lon lé
mon coeur ne supporte plus le poids de l'étudiante masse
mon coeur hélas mon pauvre coeur ne supporte la menace
ni du tourment ni d'la mélasse

quoi je m'embrouillerais sans cesse dans un verbe pompeux
parlant piaulant chantant l'éloge partout répétée
par l'écho des espaces infinis ou le fracas des océans houleux
des hommes sages qui caquettent puisqu'il faut parler
comme un vieux singe qui vient d'péter

ah profonde déchirure blessure amère et mon honneur déchiqueté
oh je suis un cālisse (JAUNE) je suis un cālisse disloqué
que fis-je que fais-je qui suis-je pauvre âme désœuvrée
pour qu'ainsi on me sacralise tout de go avec force bénédictités
ah majorité de majorité tout n'est que majorité

tout n'est que silence et boule de gomme oui je me lèverai
comme un prophète qui sait parler à son peuple aveugle
je me lèverai inspiré par la valeur vive de ma vérité
comme un qui connaît tout de tout et ne cesse de parler
tel un grand veau toujours qui meugle

hélas hélas hélas tous mes efforts gigantesques
ne suffisent point à meubler d'idées nouvelles et importantes
mon esprit qui succombe à la tâche titanique
d'écrire un article sur la participation comme vaste fresque
ou autre question impotente

je ne puis je ne puis ah n'importe écrivons puisqu'il nous faut écrire
et toi génie de la parole viens fais habiter en nous l'ire
déchaînée d'une main habile touche notre âme et notre lyre
pour qu'enfin dans la page à notre soin réservée on puisse nous lire
frappe-toi l'coeur c'est là que l'génie délire

enfin enfin je te retrouve ma voix sortie du silence
je suis hanté par la parole je suis hanté par l'écriture
si d'habitude je me tais et n'inscris nulle part mes démenes
aujourd'hui je daignerai participer à la générale déconfiture
- on appelle cela "lit et ratures"-

nous vous couvrirons tant et tant de fioritures qu'à la fin
vous nous engagerez d'une commune prière à retrouver notre silence original
oui nous écrirons tant et tant qu'on nous criera haro sur le rabbin
nous vous couvrirons tant et tant d'un amer flux verbal
que vous nous aurez tous dans l'orifice national

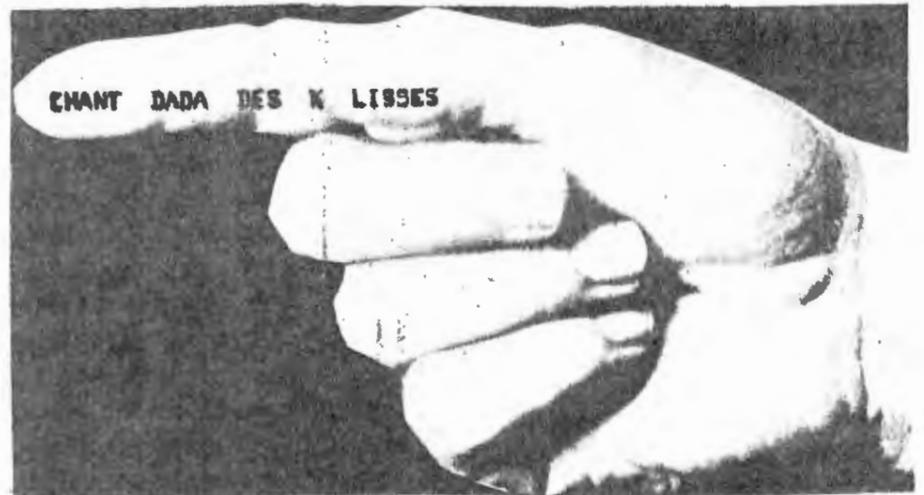
nous les sans idées les sans blabla nous les cālisses
refusons de nous étaler sur le papier comme des exhibitionnistes
à la peau rose tendre que sert donc de s'gargariser la matière grise
de locutions fracassantes à la dernière mode et à la réglisse
à bas l'intellectuel strip-tease

et tous en chœur chantons
la chanson de jocrisse

aux arm's tous les cālisses
formons les bataillons
on va voir gang de crisses
si on n'est rien qu'des cons

aux arm's et à l'ambon
pas l'temps pour l'armistice
aux arm's aux goupillons
chantons tous en chœur BIS

tous en chœur répétons
la chanson de jocrisse
rémettons le lorgnon
des gentils dadaïsses



Jean Penon

tous droits de tradition de plagiat de reproduction et de
fornication réservés pour tous les pays

les éditions spectrales NEC DADA / PRAXIS 1970
bibliothèque collégiale moraud

A SOLANGE DE LÉRY

Si je prends l'audace de vous parler, ce n'est pas pour contester le système, ni les structures du CEGEP, hélas ! Aussi superficiel que cela puisse apparaître, j'ai besoin, dans ce remous de haine actuel, de vous parler d'une personne que j'aime. Certains diront qu'ils ne voient pas la valeur d'une pareille initiative. Moi, j'y vois une valeur humaine.

Elle, à l'âge que l'on veut bien lui prêter puisqu'elle adhère à n'importe quelle génération. Sa vie n'est qu'amour, et c'est pourquoi elle est femme. Son coeur palpitait devant toute forme d'art, qui est la plus noble activité humaine, puisqu'elle unit travail et loisir. Mais (il y a toujours un « mais ») comme dans toutes vies, cette « chère » destinée vint la frustrer dans sa passion : elle devait se consacrer à l'édification du bonheur de ses enfants. Cette frustration provoqua chez elle une maladie bénigne en apparence, mais qui mettait des aiguilles dans ses yeux : maintenant, déliée de sa chaîne, elle doit contrôler ses excès de lecture ; une chaîne attachée trop longtemps laisse toujours une cicatrice. Elle écrivait périodiquement dans un journal, à l'époque de Nelligan. Elle signait : Solange de Léry, pseudonyme qui révèle toute sa fraîcheur, sa sensibilité et son goût de la grandeur, du seigneur qui se trouve dans chaque âme. Faute de nourriture (spirituelle celle-là) et d'entretien, le talent (pour ne pas dire le génie) sombre dans la fosse du néant. La destinée humaine se fait complice de la stupidité humaine. Pour la faire disparaître, c'est l'homme qu'il faudrait tuer. Vous ne l'avez sûrement pas deviné (comme je sous-estime votre intelligence, oh !) Il s'agissait de mon aïeule.

Emmanuel De LERY



LA DANSE CHANTALE

Elle voyage au ralenti sur la pelouse.
Sa robe aimant puissant où vibrent
Des taches de couleurs vivantes
Accapare le soleil.
Assis contre un arbre noirci,
Mon oeil suit son évolution voluptueuse.
Une étonnante sensation de musique
Sort des pans orchestraux de ses
Vastes pantalons ; s'avance vers moi,
Passe en les chatouillant sur mes
Yeux et s'introduit par mes oreilles.
La mélodie s'accompagne de petites cloches
De couleur.
C'est la danse de Chantal,
La danse Chantale.

Louis CHAURETTE

Apprivoisée
Par d'incandescentes neiges amoureuses
Le contre-jour des poussières d'or
Fleure la menthe de ta bouche

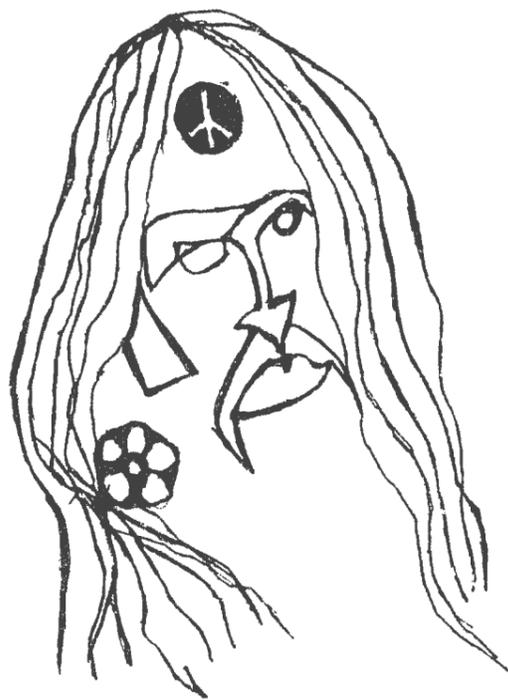
Vente le vent
Pleure le temps

Se cueille au matin
Le silence de la plaine
Au vertigineux parfum
De ton corps givré

L'ombre de ta main de berger
Assourdit
Des loups rôdants
Les hurlements glacés
Me garde
Au creux de sa fleur

Abri du temps
Abri du vent

M'amie



LETTRÉ À DON QUICHOTTE

Les gars du journal ils nous ont demandé de parler, alors ça y est, je pense que j'ai mis de l'ordre dans tes idées. Je me regardais aller pis je me trouvais pas mal gêné. Primo. Tu dis que la publicité ça nous prostitue le cerveau pis que t'es contre ça pourtant de la 50 t'aime ben ça pis t'en bois ton cota. Secundo. Quand tu tires une touche ça doit être pour l'enstase" hein parce que tous ces gadgets orientaux là y tournent toujours dans ce bag là. Laisse donc ça aux musiciens, certains en ont besoin. Tertio. Ta contestation à la "finger le doux" ça l'air ben cool mais je pige pas.

Tsé la révolte c'est comme pour moi, un moulin à vent. Il faut que t'amène de l'eau au moulin pour qui marche mais toé avec ta grand meule tu coupes les joints. Les institutions sociales je veux ben les refaire de A à Z mais les anti-toute c'est pas ma voie. Notre « environnement » yé too much mais on participe maintenant qu'il y a des pédés décomplexés pis des autorités qui savent swinger correct. Intellectuels pratiques, théoriques ou pas « pan toute » on est une gang de chum pis on a pas les deux pieds dans la « slush ». Tes objectifs, ça ben de l'allure mais ta recette d'action elle est épicée un peu trop fort, comme de la pizza et elle manque de réflexion. Ca c'est pas de la littérature.

Minute récapitulons. Je suis encore mêlé. L'autorité l'emmerde pis t'es pas anarchiste.

Engagement sans détachement.

Journal sans journaliste.

Bridge sans contrat.

Recommençons.

Biafra, la faim.

Vietnam, la guerre.

Espagne, la révolution.

Suède, l'amour.

Donc un peu de tout pour ou contre, avant-gardiste ou conservateur, en somme impuissance. Mais non t'as rien compris, je suis libre. Tout le monde sait ça. Attention à l'infonie vous pouvez devenir nymphomane. Je disais donc d'arrêter de te défouler parce que tu es au coton ou de grimper dans des échelles de pompiers puis bâtis nous quelque chose sans démolir. Prends toi un terrain vierge. Alouette, les cacahuètes, les pipihuètes. On voudrait bien entendre les cloches de Béjart à CFXG. Et n'oublie pas : au lieu de te battre contre, bats toi pour ; en somme bats toi un oeuf c'est plus nourrissant. Et pas trop de profondeur ça se paie bien cher :

Comprends-tu ça ? (bis) solutions.

Il n'y a pas de problème il n'y a que des « OUTSIDER EN VACANCES »

PIERRE RACINE

Quand t'a pu une maudite chance de t'en sortir ?
Quand tu cherches une liberté qui n'existe pas ?
Quand tu cherches une main pour t'accrocher !

Ça fait mal hein...

un soupir seulement... de bonheur...

NON!!! Même pas « drano » pour te déboucher.

Juste parce qu'y en a qui ont réussi à mettre le bouchon sur la pinte de lait...

Tu traînes ton coeur à l'arrière de ta vie c'est pas juste.

Tu crèves le « petit copain » sans qu'une vie s'empare de la tienne...

C'est pire qu'écoeçant...

C'est pas la gorge qui me serre, c'est toute ma cervelle qui s'éparpille comme une boule de mercure sur le plancher. Le thermomètre i'est pété... y'a même plus un degré de température... ni chaud... ni fret...

J'ai ben beau me crier des chansons de Janis Joplin dans les veines, c'est pour pas entendre le mal qui me porte... à cause de « Z », « More », etc.

« Pis tes fesses en peau de castors WOW WOW »

Je ne fais que commencer à me libérer, en m'emprisonnant, maudite bonne idée tu trouves pas ?

Crache-la ta vie, vomis-la ta vie mais reste pas comme ça ?

MAL ? MAL ? MAL ? MAL ? MAL ? MAL ? MAUDITEMENT MAL ?

« Comme un million de gens ??? »

Continuez à me laissez pénétrer en vous, dans dix minutes vous n'y penserez plus c'est dangereux de se mettre à penser, des fois qui en a qui viendrait prendrait prendre ton coeur, tu serais prêt à le donner... c'est encore plus dangereux s'oublier... y faut que j'me mette...

Pis il y a toujours mon île dont je rêve, il y a toujours cet envie de couper les attaches... Qui veut me dire qui reste encore une chance ???

ON VEUT RIEN SAVOIR...

ON VEUT POURRIR, ON VEUT SE PREPARER A AVOIR UNE BELLE MORT...

C'EST DROLE ? NOUS AUTRES ON VEUT POURRIR TOUT DE SUITE.

ON VEUT POURRIR LA VIE DE VIE...

paranoïaque...

Comprends-tu ça...

MARC CHABOT

SURIMPRESSION PASCALE A PROPOS D'UNE ENFANCE DILUÉE

La danse rouge du soleil, fermail d'horizon
Le cristal vaporisé des aiguilles de sapins
La Tradition des sous-bois
(cèdres, lapins au terrier, au sentier Sapins)

M'honore

L'Hôte jeune mais matinal

Courbée l'échine sur la source

Chanson nouvelle à peine modifiée

Mais différente à inventer, l'hiver.

La ronde discrète du silence

Les entrechats livides du soleil piqué,

Feutrés. Rires et rides étouffés

La source au contour des pierres

Caresse froide, morsure presque

L'entêtement des doigts à s'installer

Dans le courant.

2,000 ans. Vieille et secrète la source

Attentive l'oreille de l'Hôte

Le froid des genoux désinstalle la paix

Le sous-bois dans mon dos

La source s'agite et creuse le chemin

Roulent les billes jolis yeux d'enfant

Ignorance pure ou pure fantaisie

Le chemin se fait scier de dos

Le vent me scie les reins
Douce la laine ramenée
Sur ma chair bleuie.

La danse du soleil s'effiloche
Sur la tête des sapins
Cérémonial de l'enfance
Épuisement à bout de croyance
De l'eau mystérieuse
Mystère. Haleine glacée surgie
Sur les lèvres du vase
Et sur mes doigts
Trompés.

La lumière s'égare
Debout la Lumière
Prend les chemins de l'Ouest
Debout mes pas
L'Étirement d'une ombre
Inconnue et rassurante
Un enfant ramène une source
Vers un village d'antimémoire

Trois cheminées blafardes et lourdes
D'avoir trop veillé.

Laurier VEILLEUX

QUAND ON EST JEUNE!

« Tiens, as-tu vu qui a écrit cet article-là ? » « Rouette, j'savais pas qui faisait partie du journal... » Ben non, je fais pas partie de l'équipe praxisienne. Je suis en quelque sorte un rédacteur hors-jeu... ou encore mieux, un « hostile » sorti de la gang de « câlisses » de l'édition précédente. En effet, à la suite de cette délicate profération d'invectives et surtout pour agréer à la gentille (alors que j'étais menacé par un « jack knife », une chaîne de bicyclette et un Luger) invitation de membres officiels de *Praxis*, j'ai décidé de prendre la plume et de venir remplir une page (plutôt un coin de page) par ma participation.

Mais bon sang de bonsoir, de « corset » que je pouvais bien vous parler ? J'suis pas engagé dans aucun mouvement révolutionnaire, communiste, socialiste, nationaliste ou même ecclésiastique ; donc pas moyen de faire trembler les consciences, réveiller les sentiments patriotiques ou endormir les vices. A moins que... ah non ! je ne le dis pas, vous allez rire de moi, vous allez dire que je suis en retard... Et pis, merde, je le ressens trop, je vous le dis : je suis heureux d'être vivant !!!

« Tiens, je m'étais toujours douté que Rouette c'était un débile. » Ben oui, c'est ce que je veux vous dire. Je devrais peut-être avoir honte de ce que je vous dis là ; y en a tellement qui souffrent, qui sont pauvres, pis moi, j'suis là, pis je vous écris ça ben simplement : j'suis heureux d'être vivant... et je n'ai pas honte. Parce que, tout bien réfléchi, j'ai rien qu'un avantage sur ceux qui sont pas heureux : je regarde, j'observe, je découvre et je m'émerveille... C'est simple, hein ?

Ça tient à pas grand-chose être heureux : il s'agit de pouvoir s'émerveiller de tout et de rien, des plus petites choses aux plus grandes. Il suffit de vibrer au diapason de nos sentiments, de se laisser aller, sans être restreint par le respect humain...

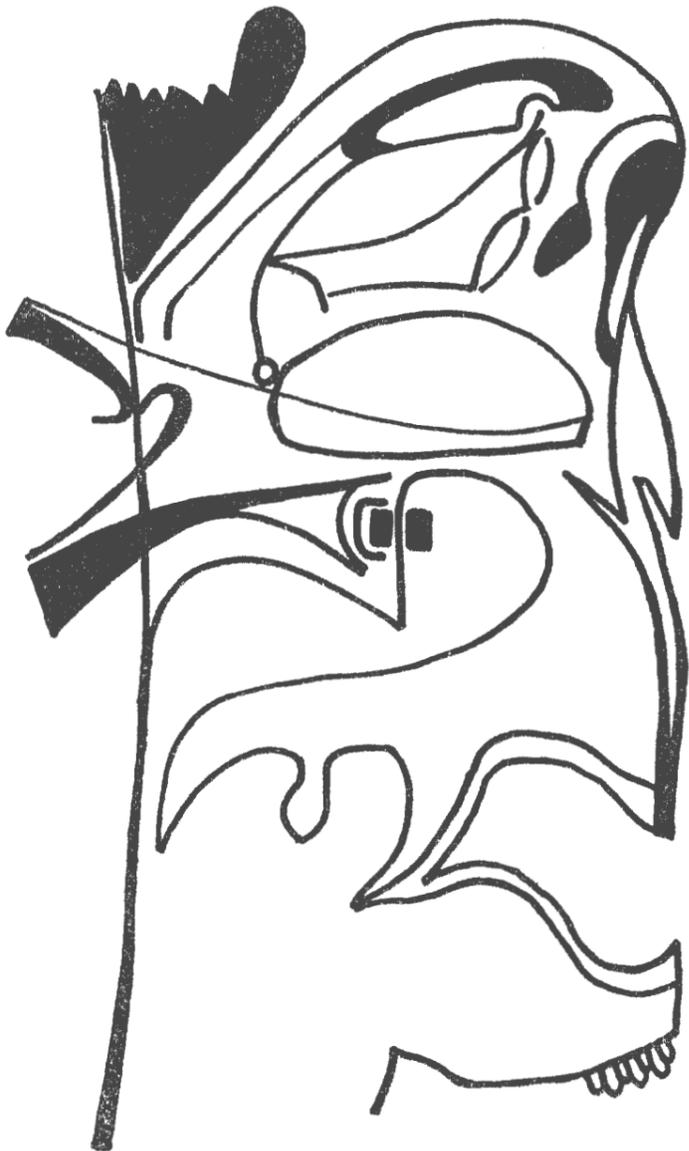
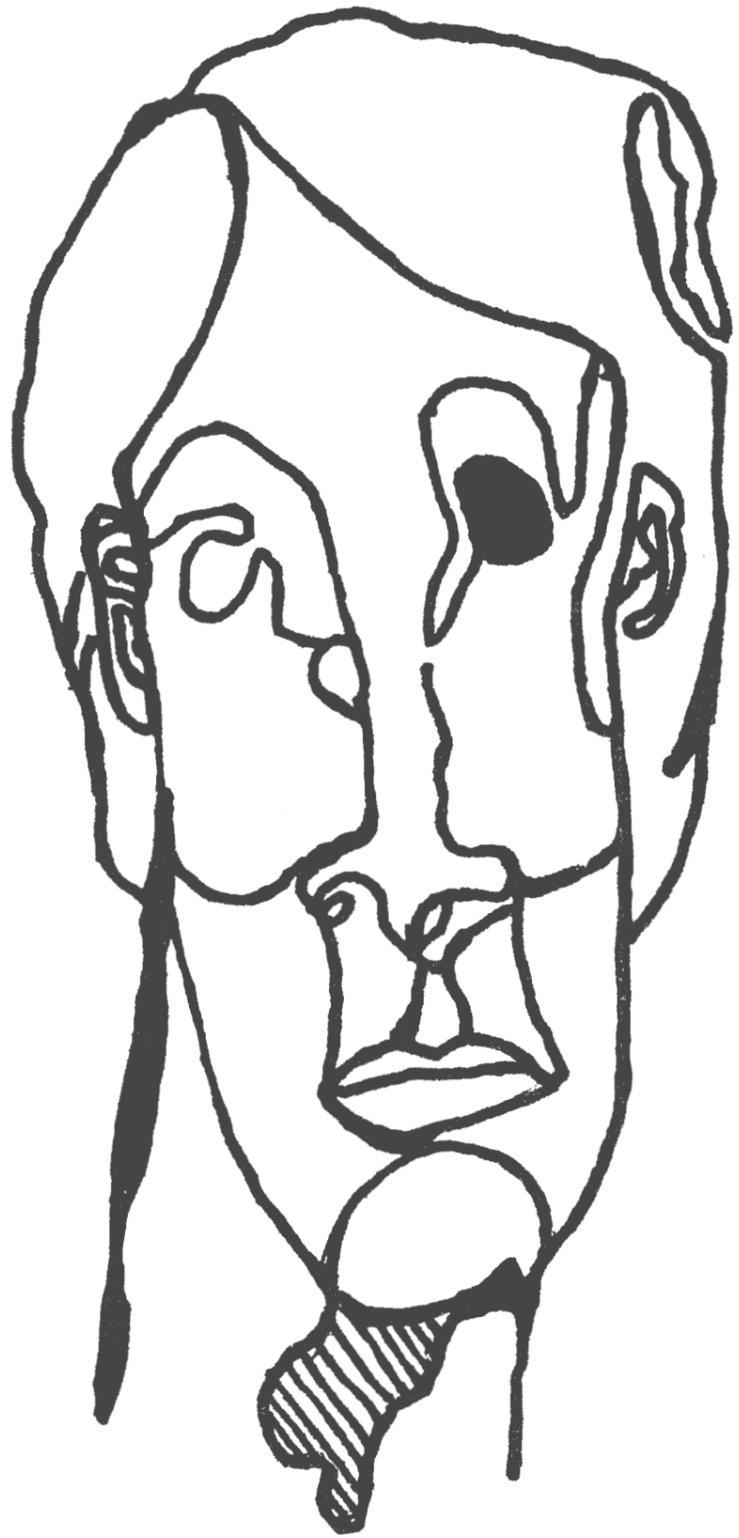
Aujourd'hui, le gros problème chez les gens c'est de tout prendre pour acquis, de rester indifférent, de ne pas s'intéresser à l'homme, à ses réalisations. On ne prend plus le temps de considérer soit les choses, soit les personnes qui nous entourent. On vit dans un monde impersonnel, on vit dans un monde qui vieillit vite... parce qu'on ne veut plus s'émerveiller... c'est puéril.

Je suis heureux d'être vivant parce que je suis jeune. Et jeune je veux le rester toute ma vie. J'espère... Avez-vous déjà pensé comme c'est extraordinaire de pouvoir avoir chaud ou de pouvoir avoir froid?... Avez-vous déjà observé un bébé qui rit?... Vous êtes-vous arrêté à penser au génie d'hommes qui ont pu créer un monde où il est plus facile de se transporter, de communiquer?...

Il est certain qu'il y a des travers dans notre univers. Mais regardez-y de plus près... il y a tellement de sujets d'émerveillement qui compensent ! Moi, j'y crois en un monde de paix ; le jour où les hommes voudront rester jeunes et voir leur voisin être jeune... Regardez autour de vous, observez les gens, cherchez à les apprécier, on finira par s'apercevoir de votre existence heureuse et simple et on agira de même avec vous, peut-être comme vous.

Tout est si beau quand on est jeune...

François ROUETTE, Jr
Collège I



Claude
Simard

TRIBU PRAXIS

REDACTION :

Esther Cyr
Hélène Carette
Camille Lapointe
Louis Charette
Michel Tardif
Eric Gaudry
Michel Breton
Marc Chabot
Laurier Veilleux
Pierre Racine
François Rouette

TECHNIQUE :

Célyne Ruel
Sylvie Lalande

DESSINS :

Claude Simard
Marcel Barthe

CARICATURISTE :

Jean-Robert Guillemette

MISE EN PAGE ET MAQUETTES :

Marcel Barthe

Et votre grande participation (Pour le vrai cette fois-ci !!!)

PRAXIS est imprimé à la Compagnie de L'Eclaireur Ltée, imprimeurs-lithographes, Beauveville, Québec.



BOURRASSA: *Trouve une job à tous les universitaires pis j't'élis!*

RENÉ LÉVESQUE: *Soé dont un peu plus intègre avec tes idées gauchisantes des années soixante!!*



BERTRAND: *Té wise mais on est pas fou!*

MORIN: *Lâche dont ça, le fédéralisme! Tu serais correct toi!!*



SAMSON: *Ecoute un peu! Retourne dont vendre des automobiles. Là, au moins t'es utile!!*



GAGNON: *Pourquoi tu te présente pas, au moins toé t'es franc!!*

PRAXIS

Vol. 1 - No 7

17 AVRIL 1970

PRAXIS

PROPOS À BÂTONS ROMPUS...

L'année tire à sa fin et PRAXIS aussi. Les examens s'en viennent à grands pas et on ne sait pas encore si on aura le temps de faire une autre édition après celle-ci. Chose certaine ; si l'aide se fait aussi rare que pour le précédent, je crois fortement que ce sera le dernier. Par contre, si vous venez nous aider par votre participation, autant rédactrice que technique on aura sûrement le temps pour en faire une autre. Ça dépend de vous...

PRAXIS fut un demi-succès. Le dernier numéro (Vol. 1, no 6) fut le reflet de ce demi-succès. Mais avec le temps, encore une fois on oublie et tout recommence comme avant. Résultat : cette édition est le fruit de l'équipe d'avant le dernier numéro (Vol. 1, no 6). PRAXIS rêve encore à une participation soutenue et rêvera probablement longtemps, longtemps...

L'an prochain le Cegep déménagera probablement ses pénates à l'École Normale Laval sur le boulevard de l'Entente. PRAXIS commence tout de suite à proposer et suggérer des choses en vue de l'année prochaine. On ne peut nous reprocher de s'y prendre à la dernière minute ! PRAXIS propose pour l'an prochain :

1 — Un local fixe pour PRAXIS, ce qui favorisera énormément la formation d'une équipe stable et aidera grandement à la création d'un esprit d'équipe fort et uni. Ce local favorisera également le travail qui sera plus rapide et plus soutenu, le

matériel étant concentré à la même place et n'étant pas obligé de courir un peu partout pour faire une réunion, monter la mise en page, etc... etc... Présentement le local du journal est dans le sac à Barthe à Fugère ou à Bouillon et quand y sont pas là, y a pas de local du journal. C'est essentiel pour le bon fonctionnement de toute équipe de travail d'avoir un local fixe pour travailler adéquatement. Ce fut un grand manquement cette année.

2 — Que l'équipe PRAXIS reçoive la totalité de son budget dès le début de l'année académique et qu'elle l'administre elle-même pour éviter les continuels frottements, réunions et discussions inutiles avec l'AGE ou tout autre groupe d'administrateurs. Plus l'équipe aura de responsabilités, plus elle s'unira dans un effort commun pour créer quelque chose de valable. Quand l'esprit va bien, le produit fini est également bien ! Si chacun administre ses propres affaires, tout marchera rondement.

3 — PRAXIS propose également l'abolition de l'AGE et désirerait qu'un système plus équitable pour la masse soit instauré selon les principes et les normes qu'un de nos chroniqueurs, Claude Des Rivières, a élaboré dans une édition de PRAXIS sous le titre de « L'abolition de l'Age » (Vol. 1, no 3). Nous croyons fortement que ce projet serait plus juste et favoriserait beaucoup plus la création et l'initiative de beaucoup d'individus à l'intérieur du collège.

4 — Que les étudiants prennent une plus grande part dans les décisions des « hautes gorges » de l'administration. Qu'ils soient plus représentés au Conseil d'administration, que leurs opinions soient considérées et qu'elles puissent influencer une décision.

5 — Que les contacts soient plus fréquents et plus d'égal à égal entre tous les paliers de l'administration et la masse étudiante.

6 — Que les propositions faites dans l'éditorial de Praxis, quatrième (Vol. 1, no 4) de Noël, soient toutes reprises et acceptées et non seulement quelques-unes de celles-ci, comme le fumoir par exemple.

Tout au long de l'année scolaire PRAXIS a tenté de créer un climat, de favoriser un peu l'élément étudiant, de proposer des réformes quand il y avait des manquements, de vous informer et d'en politiser quelques-uns. Comme toute entreprise ce fut peut-être un échec. Peut-être qu'on a dit que des conneries, peut-être qu'on est passé complètement à côté du bateau, mais, au moins, on a fait l'effort, on a essayé de vous apporter quelque chose. Si c'est raté, tant pis, si c'est réussi, tant mieux. On a essayé.

Alors, à l'année prochaine (s'il n'y en a pas d'autre) ou à bientôt (s'il y en a un autre) !

TRIBU PRAXIS

POURQUOI

Assise sur le bord d'un trottoir, dans un pays si loin qu'on se demande s'il est bien du Même monde que nous, j'ai vu une femme. Elle se tordait de douleurs, comme un chien qu'on aurait battu, juxtaposant pleurs, gémissements et cris. Son mari venait d'être tué dans un raid Israélien. Devant de telles situations, comment un homme peut-il réagir ? Il sent son cœur monter dans sa bouche et retourner à sa place, refai-

sant ce trajet à quelques reprises, pour ensuite nous faire verser des larmes. C'est à ce moment qu'on sent notre impuissance et un besoin incroyable de crier à s'en arracher les dents. Pourquoi toute cette atrocité ? Personne ne peut répondre à cette question, pourtant, on peut la poser. Je suis si terrifié, que ma main tremble. J'ai peur, j'ai honte ! Pourquoi ?

Michel BRETON 70

LES MAUDITES ÉLECTIONS!!

A ce qu'il paraît nous aurons bientôt des élections ! D'ailleurs il n'y a pas de doute à avoir, la « foire » est prise partout au Québec. La preuve : les partis politiques se démènent comme diables dans l'eau bénite. L'Union Nationale conte fleurette à Jean Béliveau, et Bourassa manque de se faire déculotter !!! Vous voyez le portrait. En tout cas, une chose est sûre, c'est parti ! Tenez-vous bien !

Devant cet événement de taille (car les élections, c'est notre foire nationale, il ne faut pas l'oublier, nos clowns font leur tour de piste), je me suis demandé pour qui j'exercerai mon droit de vote. Je me suis donc arrêtée quelque peu aux politiciens et partis qui sollicitent mon vote pour voir si vraiment le jeu en valait la chandelle.

Ce qui suit ne se veut absolument pas une analyse de la situation, objective et impartiale, ce serait plutôt ma perception de la réalité politique qui nous entoure, perception plus ou moins précise selon mes contacts immédiats ou médiats avec les politiciens ou partis en lice.

LE PARTI LIBERAL

On a eu le Bonheur de Deschamps, eh ! bien ! qu'à cela ne tienne, on a maintenant celui de Robert Bourassa ! Pour ceux qui ne le sauraient pas, Bourassa, c'est le « phénomène Trudeau »... en plus petit évidemment. La société juste est remplacée par la société efficace. A part ça, c'est le même mythe de l'homme jeune, dynamique, fringant, avec son parti jeune, ses idées jeunes et ses photos Pepsi. Tellement jeune, tellement « avec nous autres, les jeunes », que les dents nous en grincent. Dans l'ensemble, produit et emballage alléchants (quoique légèrement démagogue sur les bords) pour les naïfs se cherchant un Père politique. Mais ce n'est pas tellement de Bourassa lui-même dont je veux parler ici (il vaut ce qu'il vaut... c'est-à-dire, pas grand'chose), mais plutôt de ce qu'il dit.

Ce qui me répugne (et c'est bien là le mot), c'est cette propension que manifeste Bourassa à cultiver chez nous cette mentalité de dépendance en essayant de nous vendre sa politique (empruntée aux Américains) de prospérité, de progrès, d'efficacité, de dynamisme, enfin tout le bataclan.

Moi, le « Laissez-moi faire, moi, m'a tout vous arranger ça », et le « Québécois, restez assis, m'a vous donner une job, une bonne paye, pis tout ce que vous aurez à faire, c'est de consommer. », je commence à en avoir plein le dos ! La télévision nous exhortait depuis un fichu bout de temps à consommer, et de concert avec la télévision il y avait aussi la radio, la panoplie de la presse écrite, la mode, et maintenant voilà que c'est au tour de ce politicien de nous inviter à consommer. C'est le bouquet ! Ça m'a tout l'air que nous sommes tous conviés au grand banquet des consommateurs. Il n'y a pas de quoi à rigoler ! on vient au monde, on consomme, pis on crève. Tra la la !

MAIS C'EST PEUT-ÊTRE QU'ON SE TIENT PLUS TRANQUILLE QUAND ON CONSOMME ? HEIN ! ROBERT ? T'AS PEUR DES MANIFESTATIONS ET DE LA CONTESTATION, CHER ?

Jusqu'ici on consommait de tout, l'amour, la pollution sous toutes ses formes (pollution de l'air, de l'eau, des cerveaux, solide, liquide ou en ondes), le « Savoir » en boîte (Cegep), des Corn Flakes pis des souliers de tennis, de la contestation en petites tranches, du Pepsi, des chips, du pot, des fausses dents pis des perruques ! Et puis tout à coup en v'là un autre qui vient nous dire que l'important c'est d'avoir de l'argent plein ses poches pour pouvoir mieux consommer. Ça me donne mal au cœur. De telles paroles ne s'adressent guère à l'intelligence des gens et ne sont pas pour stimuler la réflexion.

C'est évident qu'il faut consommer pour vivre, mais tout de même il y a des limites à orienter toute une nation vers un tel but ! Nous ne sommes pas en vie que pour consommer ; que pour orienter nos capacités et possibilités vers la consommation et vers cette sacro-sainte efficacité ; que pour ne jurer que par le progrès économique, industriel, technique ou autre ; que pour essayer de rattraper les États-Unis dans leur développement économique (avec tout leur progrès économique, est-ce que les Américains sont plus heureux pour autant ? Certainement pas ces temps-ci). **CE QUI EST BON POUR LES AMÉRICAINS NE L'EST PAS NECESSAIREMENT POUR NOUS, QUÉBÉCOIS.**

Nous ne réalisons pas dans la vie de tous les jours, que nous sommes, dans nos pensées et nos gestes, les esclaves de notre système économique : on pousse la consommation pour la consommation et non pour une éventuelle satisfaction le moins possible à long terme de la personne. Nous devons consommer pour maintenir en vie

un système économique, où tout est en fonction d'une production rentable (le PROFIT dont nous parlait Robert) et efficace et non en fonction des besoins humains. Cette production s'accompagne en pays « civilisés » d'une politique intraitable de persuasion et d'exhortation à l'achat et à la consommation, la publicité. Cette dernière oeuvre si bien que la consommation est devenue la manifestation de la réussite de la personne. On fait de la consommation une fin, alors qu'elle n'est que moyen.

Ce que Robert Bourassa nous offre : une intégration la plus EFFICACE possible à ce système, système industriel orienté vers la seule et unique rentabilité économique.

Et pourtant IL Y SUREMENT AUTRE CHOSE ! IL FAUT QU'IL Y AIT AUTRE CHOSE !

En tout cas, Robert, continue, t'es dans le bag ! Tu vas « pogner »... tant qu'il y aura des poisons. Tu peux faire de tout ce beau monde une génération de frustrés et d'insatisfaits comme on l'a fait pour nos parents. Mais seulement faudrait pas prendre les enfants du bon Dieu pour des « caves » bien longtemps, on finira bien par se fatiguer de toi... comme on s'est fatigué de tous les autres.

P.S. Ah ! pis Robert, tu peux garder ta « job », moi j'en veux pas !

LE (seul et unique) RALLIEMENT CREDITISTE

Vous avez certainement tous eu connaissance divertissement familial télévisé, dimanche, le 22 mars. Non ? Voyons ! le Congrès à la chefferie du Ralliement Créditiste. En tout cas, pour être une foire, c'était une foire et de première classe. Ah ! ces créditistes, ils font tout en grand, même la bêtise, surtout la bêtise. Ça bat Réal...

Tout y a passé, les brassières, les Cegeps, la co-éducation, la sexualité, la religion, l'économie, les candidats fantômes et ceux qui se désistent à la dernière minute, les culottes à Bourassa, la pagaille, la confusion. Enfin TOUT !

Lors de ce congrès pour le moins fantaisiste, surprenant et farfelu, on nous a dit entre autres que « l'on a sorti le Bon Dieu des écoles pour y faire entrer les athées, le sexe, la drogue », que Lévesque et l'assurance-santé sont ni plus ni moins des cadeaux des communistes, un politicien s'est même dit « debout devant les hommes, mais à genoux devant Dieu ». OUF !

Et on a continué en disant le plus banalement du monde qu'une fois le problème économique réglé, tous les autres problèmes, constitutionnels, linguistiques, culturels, politique interne ou externe, seraient réglés du même coup. Mais là je trouve ça un peu fort.

Même un peu trop fort lorsque Caouette nous présente une thèse économique que personne ne comprend trop, trop... D'après Caouette toujours il y aurait actuellement surplus de production et restriction du pouvoir d'achat de la population face à ce surplus de production. Sa solution pour rendre tout son monde heureux : imprimer de l'argent, le mettre en circulation dans le public pour lui donner le pouvoir d'achat qui lui manque. Mais ce que Caouette ne dit pas, c'est qu'une augmentation de la monnaie en cette période d'inflation entraînerait une dévaluation du dollar et ferait de l'inflation actuelle une super-inflation !

Des problèmes d'ordre constitutionnel, linguistique, culturel, de politique interne et externe, on ne dit mot, et pourtant ces problèmes, ils existent. Drôles de types !

Oui, drôles de types, surtout Caouette. On ne peut s'empêcher de penser que son attitude au Congrès a frôlé la démagogie, lorsqu'il a voulu faire exploser sa Bombe-nouveau-genre-type-Yvon-Dupuis-qui-refuse-le-ballottage-et-qui-n'apas-donné-le-Boum-!-escompté.

Que dire de son fils spirituel, Camil Samson ? Qu'il a de la gueule ? tout le monde le sait, j'en ai encore mal à la tête... et au cœur. Espérons que les cordes vocales vont lui lâcher d'ici peu, parce qu'y va « pogner » le gars, y va « pogner ». Les démagogues réactionnaires qui règlent « toute, toute », ça prend pas ici, même si le parti brille par son incohérence, son fanatisme et son manque total de programme intelligent ! **FOU ! FOU ! FOU !**

L'UNION NATIONALE

J'aimerais mieux pas en parler. L'Union Nationale, c'est l'image même de la politique traditionnelle québécoise dans toute sa splendeur. Mot d'ordre : « TAPONNAGE ». La troupe est au complet : Bertrand, dit Bébert le Temporaire (pour temporaire, il va être temporaire) joue au petit dictateur, Rémi fait le petit fasciste et Jean-Noël, le fou du roi.

L'Union Nationale, c'est le type même de la « politicherie » que l'on a toujours essayé de nous faire avaler avec quelques bouts de routes pavées à neuf pour la xième fois et quelques bureaux de poste pour enlever l'arrière-goût. Mais cette fois-ci, y passeront pas !

D'ailleurs pourquoi parler de l'UN, il n'y a même pas de quoi à mordre dedans. Bien entendu on fera la campagne électorale sur le dos du fédéral, comme il va de soi... Passons.

LE N.P.D.Q.

Parti franchement socialiste. Ce parti tranquille présente un certain bon sens lorsque l'on pense que ses propositions d'ordre économique des années 40 et 50 sont appliquées actuellement par le provincial et le fédéral respectivement.

Un autre point à leur avantage, les bonhommes qui se présentent sous l'étiquette N.P.D. n'ont pas l'air à tenir mordicus à prendre le pouvoir ou à échouer dans l'opposition. C'est le parti sous le signe de la détente, vous pourrez bien dire que ce n'est pas de cette façon que l'on gagne des élections, mais je m'en fous ! On retrouve dans ce parti un certain désintéressement et une simplicité qui me sont sympathiques et qui ne sont pas sans valeur au point de vue moral.

Domage qu'il y ait cette fichue d'option fédéraliste !

En tout cas, ça tranche drôlement avec le Parti Libéral qui fait de l'homme le serviteur de-la-maudite-belle-machine-économique. Le N.P.D.Q., lui veut une société où « l'homme aura la primauté sur la matière... ». Pour un départ ce n'est pas si mal.

LE PARTI QUÉBÉCOIS

On dit que le Parti Québécois est « le plus jeune des vieux partis » parce qu'il prétend au pouvoir dans le cadre actuel des structures politiques, sociales et économiques établies. C'est vrai ! Mais il faut se dire le P.Q. représente pour le moment le parti « du moindre mal » de par ses innovations importantes (même si elles sont parfois incomplètes). Le P.Q. brille surtout par son caractère démocratique, qualité qui n'est certes pas négligeable face à la démagogie des autres partis, exception faite du N.P.D.Q. ! Ce caractère démocratique se retrouve au niveau du financement du parti, son « auto-financement » plutôt, fini-l'esclavage-de-la-caisse-électorale-propre-aux-vieux-partis, le P.Q. est financé et contrôlé (une fois l'an) par ses membres et eux uniquement ! caractère démocratique en ce qui regarde aussi l'orientation et l'élaboration du programme du parti, programme, qui est le premier véritable programme politique, social, économique, culturel... pour le Québec, le premier programme qui donne une description détaillée d'un Québec pensé par des Québécois pour des Québécois, le premier programme qui soit l'expression de la volonté de tout un groupe qui tend vers un mieux-être individuel et collectif. Caractère démocratique en ce qui concerne l'organisation du parti, prévue et fondée sur l'ingéniosité, l'initiative et la disponibilité de ses membres... et qui fonctionne 365 jours sur 365 jours par année à l'opposé des vieux partis qui ne battent du tambour qu'à l'approche des élections.

Ce que le P.Q. nous offre : LA SOUVERAINETE basée sur le regroupement des corps publics qui dirigent le Québec en un centre unique, libre et efficace, sur le rapatriement des impôts québécois au Québec, sur un effort fiscal et des énergies concentrées à la seule croissance du Québec ; sur la création d'un centre de rayonnement de la langue française ; sur le regroupement de tous les Québécois autour d'un idéal ; sur une participation active des citoyens à la vie politique et sociale de leur pays ; sur un programme élaboré par des Québécois pour des Québécois ; et aussi (malheureusement) sur un socialisme mitigé...

Car il ne faut pas voir le P.Q. comme sans défaut. Le P.Q. n'est pas aussi radical que le veulent certains partis de droite, il est même modéré.

Par exemple on peut se poser la question à savoir ce qu'il adviendrait après la déclaration d'indépendance avec le P.Q. (dans sa forme actuelle) ? Il y aurait très certainement mainmise sur notre économie par les États-Unis. Et l'impérialisme américain, l'intégration à son système industriel et à son échelle de valeurs, non merci, très peu pour moi, je n'en veux pas ! Il faudrait que de ce côté-là le parti se radicalise quelque peu. Il n'est pas nécessaire de tout nationaliser, de tout socialiser, mais il faudrait

(suite à la page 6)

CELLULE P.Q. VS

De la psychologie sociale sur l'é

Dernièrement j'eus l'occasion d'opérer avec trois étudiants du CEGEP une enquête sur l'organisation intérieure des groupes. Pour ce faire nous avons choisi deux groupes :

- 1) l'équipe libérale du CEGEP F.X. Garneau
- 2) la cellule P.Q. du CEGEP F.X. Garneau

On sait qu'il existe certaines affinités importantes entre les deux clubs : d'abord tous deux ont été créés récemment (soit il y a environ 2 mois et demi) ; de plus, ils ont à peu près le même nombre de membres actifs ; ensuite, ils poursuivent globalement le même but : gagner des sympathisants et des votes à leur parti respectif. Cette correspondance entre les groupes ne peut qu'augmenter l'intérêt d'une enquête. Ainsi nous avons procédé de la façon suivante : chaque membre recevait un questionnaire qui comprenait un test sociométrique et un test pour mesurer l'engagement des membres. Le questionnaire nous révélait donc chez chacun :

- 1) ses choix et ses rejets d'autres membres de son groupe au niveau de la tâche. En d'autres mots, avec qui il aimerait travailler et avec qui il refuserait de travailler.
- 2) ses choix et ses rejets d'autres membres au niveau exclusif du domaine socio-affectif. On entend ici la sympathie ou l'antipathie naturelle, ou purement sentimentale.
- 3) son degré d'engagement dans le groupe et dans l'idéologie que ce groupe représente.

De là nous avons construit ce que nous appelons techniquement des sociogrammes (3 pour

chaque groupe) et des échelles de mesure d'engagement.

Les sociogrammes se présentent comme des cartes remplies de flèches qui indiquent le choix et les rejets des membres entre eux. Les membres pouvaient nous révéler la **cohésion**, l'**efficacité**, le **moral**, et le **leadership** de chacune des équipes.

Le sociogramme de la tâche nous a révélé que l'équipe libérale du CEGEP a une plus grande cohésion sur le plan de la tâche : on n'a pas la présence de cliques au sein du groupe et aucun membre extérieur au groupe n'a reçu de choix positifs. C'est donc dire que le groupe n'a pas de sous-groupes à proprement parler et que l'équipe se suffit à elle-même. Cependant il y a un nombre beaucoup trop grand de rejets au sein du club : on en a compté 11. Il y a aussi un individu très dangereux pour le groupe : il est rejeté 5 fois et il rejette lui-même plusieurs membres dont le principal leader. Concernant le leadership nous avons constaté que les 2 principaux travailleurs sont choisis positivement à maintes reprises : ceci est de très bon augure pour le groupe. Néanmoins, l'équipe libérale gagnerait à réintégrer quelques membres et à diminuer le nombre de rejets si elle veut exercer une action très efficace comme groupe.

La cellule P.Q. a pour sa part, un sociogramme moins positif au niveau de la tâche :

- 1) On constate la présence d'une clique plutôt renfermée.
- 2) Plusieurs individus qui ne font pas partie à

proprement parler du groupe sont choisis positivement.

3) Enfin le nombre de rejets est assez important : 8 ; Ce nombre est tout de même moindre que celui de l'équipe libérale qui en compte 11.

4) Le leadership n'est pas très fort.

On constate donc qu'il y a place à beaucoup d'amélioration. Cependant, peut-être l'individualisme qui règne dénote-t-il à un certain point la présence de personnalités assez fortes ce qui est très bon pour l'animation sociale. Nos conclusions ne vont pas jusque-là.

Chose certaine, c'est que la cellule P.Q. a un meilleur sociogramme socio-affectif : on s'aime plus qu'on aime travailler ensemble. Néanmoins il y a encore des choix positifs à l'extérieur et on aperçoit encore la petite clique. De plus le leadership n'est pas encore assez fort et l'on constate un trop grand nombre de rejets.

Quant à l'équipe libérale il y a là aussi amélioration : un assez bon climat de sympathie semble régner au sein du groupe. C'est ce que nous ont confirmé le nombre moindre de rejets, l'intégration positive de presque tous les membres et enfin l'exercice d'un leadership affectif fort et varié.

Grâce à ces 4 sociogrammes nous avons pu construire 2 sociogrammes généraux que nous vous présentons :

Explications sur les sociogrammes

- 1) les numéros encadrés représentent les individus.
- 2) les flèches unies représentent des choix positifs (sympathie, estime, admiration, etc.).
- 3) les flèches en pointillé représentent des choix négatifs ou rejets.
- 4) les cercles sans numéros symbolisent des individus extérieurs aux groupes.

QUE CONSTATE-T-ON ?

L'équipe libérale

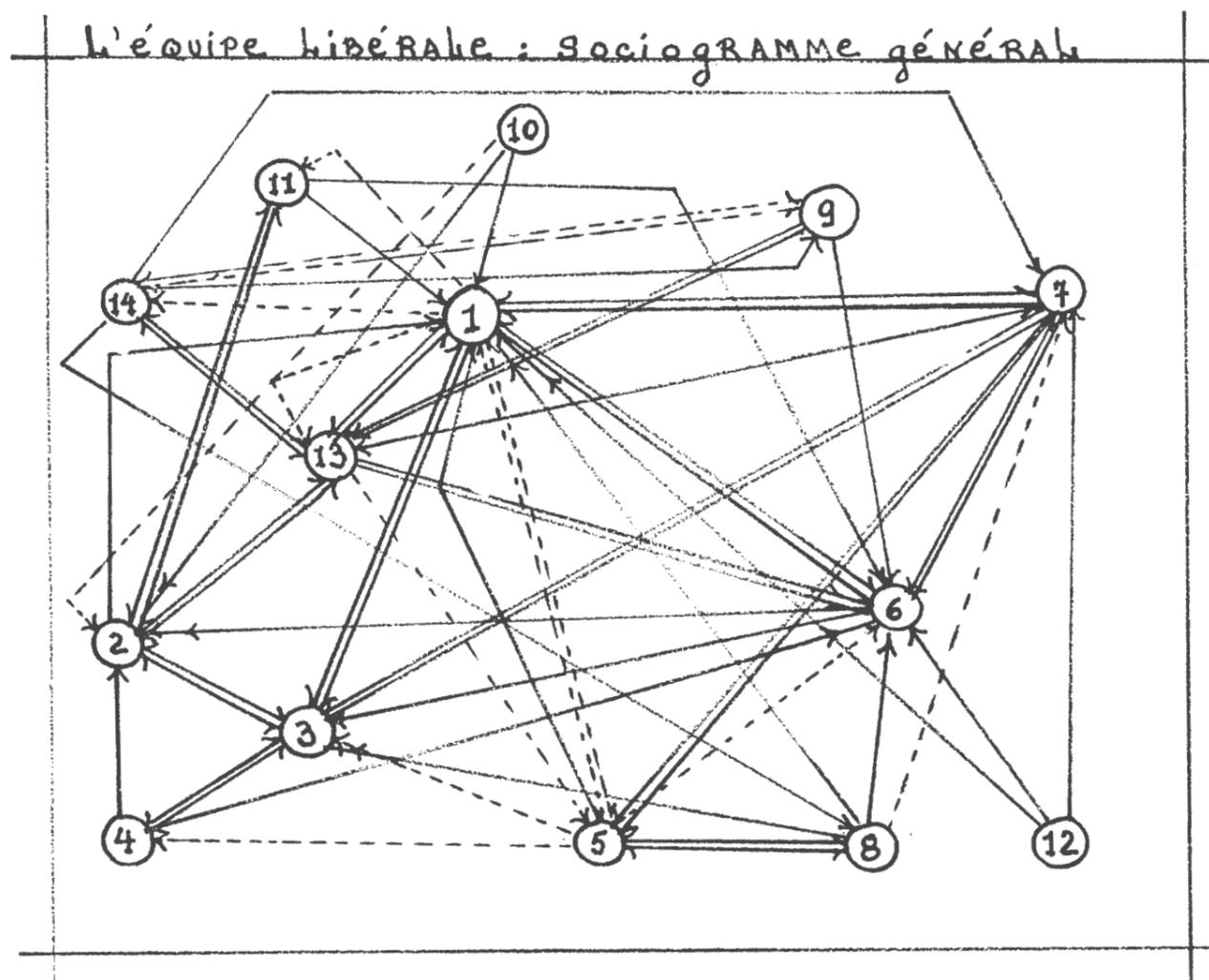
Le dynamisme du groupe est assez frappant : beaucoup de rejets, beaucoup de choix positifs. Néanmoins l'on devrait faire participer un peu plus de membres tels que 10 et 12. Cependant il y a beaucoup trop de choix négatifs pour mener une bonne action. Le leadership est fort (le numéro 1 reçoit dix choix contre 1 seul rejet ; le numéro 6 reçoit 8 choix contre 1 rejet.) Les principaux leaders, on l'a remarqué, le sont à peu près autant au point de vue de la tâche qu'au point de vue socio-affectif. De plus, il n'y a aucun choix vers des membres externes au groupe ceci signifie que l'équipe « se tient assez ». C'est donc un assez bon schéma de départ mais il faudra faire beaucoup encore si l'on veut parvenir à une véritable cohésion et à une action très efficace.

Quelques moyens :

- 1) Le leader 1 devra rejeter moins de monde.
- 2) Abandon du numéro 5.

La cellule P.Q.

Le sociogramme général nous présente un manque de logique et de cohérence quant à la cellule. Ce groupe a beaucoup à faire : 10 rejets, cela est beaucoup trop pour 14 personnes, des



CELLULE LIBÉRALE

l'quipe libérale et la cellule péquiste

membres externes sont aimés ; le leadership n'est pas fort ; on a une vraie clique (6-7-8-). Il faudra unir le groupe grâce à une action plus massive et à un leadership plus fort. Il est vrai que le groupe est jeune mais il n'a tout de même pas assez de cohésion pour son âge : la création de fonctions spécifiques et peut-être des structures, pourrait aider à refaire la cellule. Le groupe devra exercer une pression sur les numéros 12-14 et 11, car ils nuisent présentement à la cellule. Enfin, l'individualisme, même s'il peut aider parfois au genre de travail de la cellule, devrait tout de même être combattu si l'on veut avoir une action soutenue et efficace au sein du groupe.

CONCLUSIONS GÉNÉRALES SUR LES SOCIOGRAMMES

1) Dans les deux groupes les sociogrammes socio-affectifs sont plus positifs que les sociogrammes de la tâche. On s'entend donc plus au niveau des sentiments qu'à celui du travail.

2) Cependant tous les sociogrammes nous révèlent que les deux groupes peuvent faire place à beaucoup d'amélioration à tous les niveaux.

MESURE DU DEGRÉ D'ENGAGEMENT

C'est un fait que les étudiants les plus politisés sont péquistes ou plutôt que le P.Q. rejoint le plus d'étudiants politisés. D'ailleurs, après observation au collège, nous avons constaté le fait : les péquistes sont convaincus, se défendent bien et s'engagent souvent à fond. De là, nous avons eu l'intuition que les membres de la cellule P.Q. étaient plus engagés que ceux de l'équipe libérale, qui militent pour un vieux parti présentement sans programme établi. Notre hypothèse a été confirmée mais de peu.

Voici comment nous avons procédé pour mesurer l'engagement : les questions 6 et 7 sont la base d'une échelle de mesure. Voici les questions :

- 6 — Seriez-vous prêt à :
- 1) donner toute une fin de semaine pour travailler bénévolement pour le parti en vue de la prochaine campagne électorale.
 - 2) un jour de fin de semaine
 - 3) un soir de la semaine
 - 4) une heure durant la semaine
 - 5) en aucun temps
- 7 — Seriez-vous prêt à vous renseigner sur l'idéologie et les politiques du parti :
- 1) En consultant et en étudiant à fond toute la documentation récente et disponible aux quartiers généraux ou au comité le plus proche
 - 2) En étudiant sérieusement le programme du parti
 - 3) En lisant attentivement toute la documentation qui vous est offerte aux réunions et à l'extérieur
 - 4) En jetant assidûment un coup d'œil sur les brochures et les pamphlets publicitaires
 - 5) En feuilletant de temps à autre les tracts qu'on vous remet

Plus on était engagé plus on répondait par des petits chiffres : exemple : la personne vraiment engagée à fond répond 2 fois à l'item 1. Nous avons quantifié de la façon suivante : 1:5 points, 2:4 points, 3:3 points, 4:2 points, 5:1 point.

Ainsi le maximum pour chaque individu est de 10. Nous avons donc additionné chacune des réponses pour chaque équipe et divisé ensuite par le nombre de membres. Nous en sommes arrivés aux conclusions suivantes :

1) Dans les deux équipes, les membres sont en général très engagés.

2) Les membres du P.Q. sont un petit peu plus engagés que ceux de l'équipe libérale (8.56/10 contre 8.44/10). Voici comment se répartissent les questions :

	libéral	P.Q.
question 6	4.07/5	4.28/5
question 7	4.32/5	4.28/5

On se rappelle que la première question concernait le temps qu'on était prêt à dépenser bénévolement pour le parti. La seconde question elle, le degré de renseignement qu'on consentait à prendre sur l'idéologie et le programme du parti.

A l'aide des résultats, on pourrait conclure que les libéraux s'engagent plus au niveau intellectuel que les péquistes. Mais on pourrait autant conclure que les péquistes sont plus engagés car ils ont dépassé le stade des renseignements pour passer à l'action. Aucune conclusion ne peut être plus valable que l'autre.

3) Dans la même ligne, il n'y a pas de rapport valable à faire entre le degré d'engagement et l'antipathie, la sympathie ou l'indifférence qu'on suscite chez les autres. Notons tout de même que tous les leaders sont engagés à fond sauf 1. Ceci est de bonne augure pour l'action des groupes. Mais celui qui n'est pas trop engagé (avec 5 points sur 10) c'est le leader incontestable des libéraux. leur numéro 1 sur la carte : ceci est très mauvais pour le groupe et d'autre part, à la lumière de cette révélation on serait tenté de croire que l'équipe libérale n'est pas une équipe convaincue.

Autre fait intéressant dans cette optique,

nous avons remarqué que la fameuse clique du P.Q. (6-7-8) est très peu engagée.

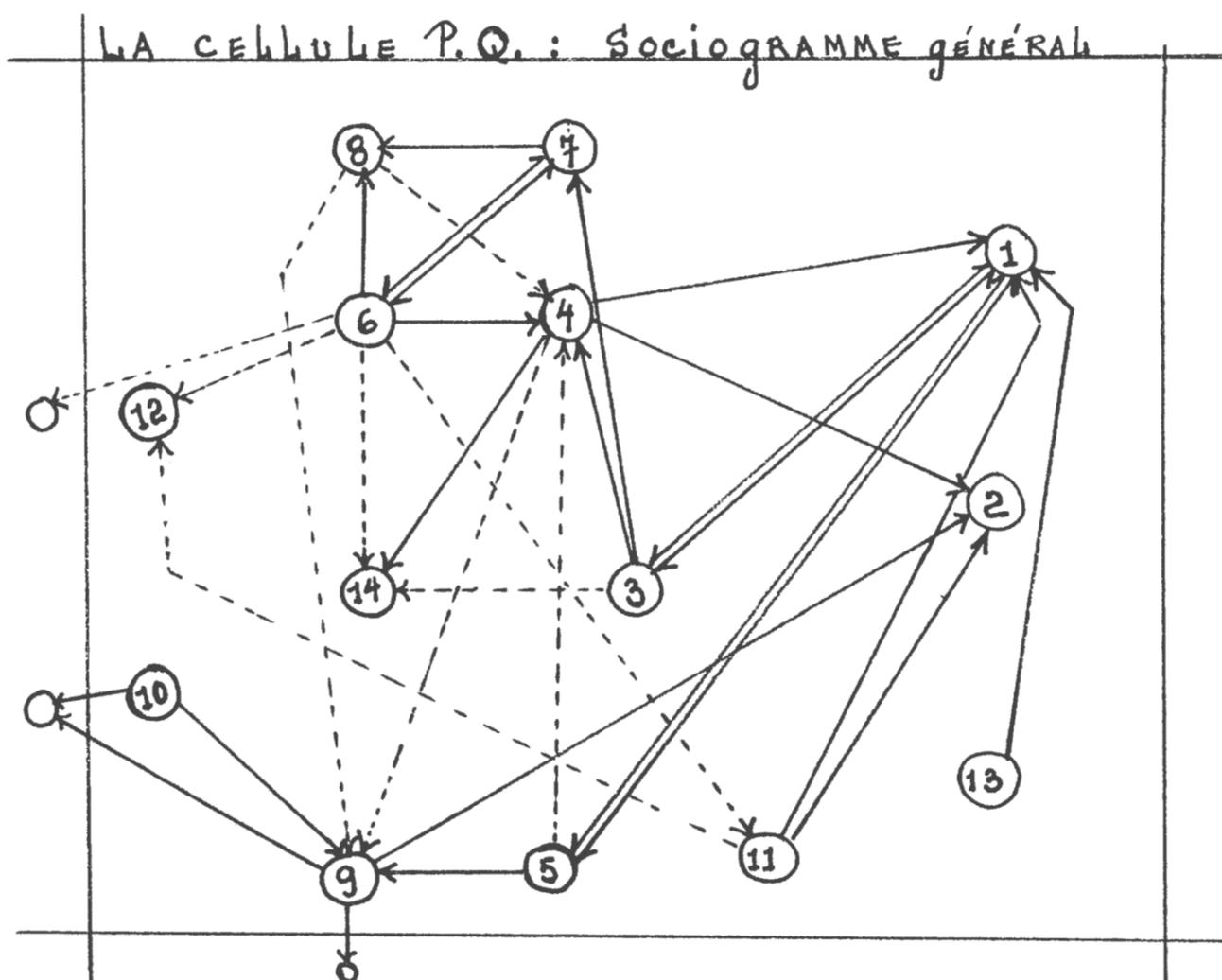
D'autre part, nous avons vérifié, pour terminer si les personnes qui avaient des fonctions spécifiques étaient engagées à fond : comme de fait, elles le sont toutes sauf deux c'est-à-dire le numéro 1 des libéraux et le numéro 13 des libéraux.

4) Somme toute, il est intéressant de savoir que même si les équipes n'ont pas de très beaux sociogrammes, leurs membres sont bien engagés. Ceci peut nous paraître un peu illogique, mais nous croyons que grâce au niveau d'engagement élevé, la structure intérieure des groupes va s'améliorer tant au niveau de la tâche qu'au niveau socio-affectif.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Comme nous, vous devez vous poser des questions sur l'objectivité de notre enquête. Nous en sommes venus à penser que notre enquête ne représente pas la réalité exactement comme elle est. Cependant nous sommes certains qu'elle tend vers ce qui est. Quelques obstacles nous ont empêché de réaliser une enquête parfaite mais, tout de même, nos hypothèses en principe ont été jusqu'à un certain point vérifiées et ces intuitions, croyez-le ou non se présentaient comme impartiales. En terminant, je souhaite que cet article commandé a su vous intéresser si ce n'est au point de vue des résultats, au point de vue de la méthode. S'il existe des personnes qui voudraient en savoir plus long, vous n'avez qu'à consulter les membres de la distribution, Anne de Billy, Hélène Chassé, Richard Châteauvert et moi-même.

Claude des Rivières



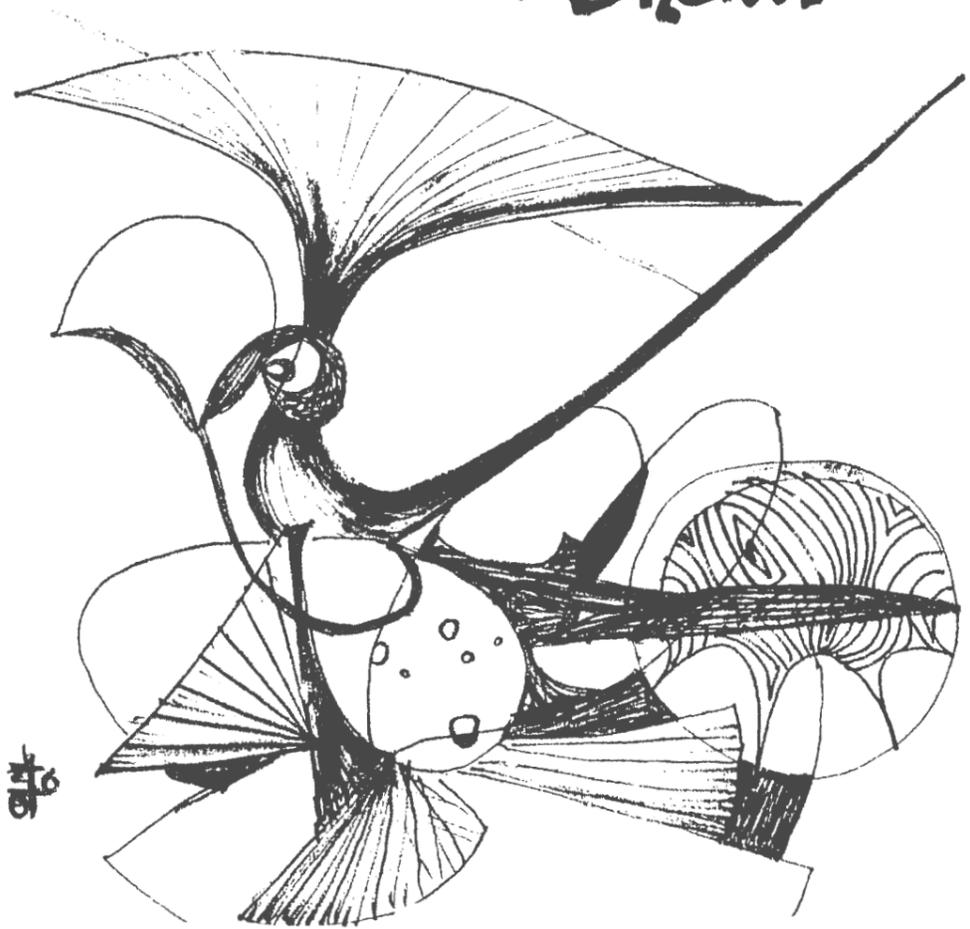
SIMPLE POÉSIE

Aux froides aubes grises
 Qui gisent sur l'étang,
 A l'éveil de la brise
 Qui emporte le temps,
 Je foule la rosée
 Et je bois à la vie
 Comme boirait, ravie,
 Une jeune pensée.

Un grand souffle est en moi
 Palpitant de tendresse,
 Laisse en tremblant d'émoi
 Mes yeux pleins d'allégresse.
 Mon coeur est effaré,
 Mon âme est recueillie,
 Poésie égarée
 Devant la fleur cueillie.

Marc Cimon

Natasha Von Braun



AUTRE VARIATION SUR THÈME GOTHIQUE FLAMBOYANT

Je vis le soleil assassiné
 Traînant des fragrances
 D'ultras-violets

Là! sur des crénaux
 Erratiques flamboiements
 Sur ardentes vigeurs

S'écorcher sur des mots
 DE BRUIT

Et des molécules folles
 S'y jeter à bras perdus
 Poussées par un désir
 DE CHAIR

François BERNIER

Cet homme qui vient à vous
 Et qui vous fait plier genoux et corps
 Qui, un jour, vous prend
 Et l'autre, vous laisse
 Ne vous supprime-t-il pas
 Rien que pour vous épargner
 Cette douleur lancinante et persistante
 De vivre sans lui,
 De vivre sans rien d'autre
 Que de souvenirs
 Tristes et beaux,
 De n'avoir au coeur
 Qu'un chagrin
 Immense...

Les maudites...

(suite de la page 3)

quand même s'assurer que la base de notre structure économique est effectivement bien à nous et orientée en fonction de nos besoins. Autre chose... que répond le P.Q. aux questions que se posent actuellement les jeunes, aux malaises qu'ils ressentent face à la société? Et les problèmes à St-Henri, et plus près de nous, à St-Roch, qu'en dit-il?

Et la contestation, élément positif ou négatif?

Jusqu'ici le P.Q. a recruté « officiellement » sa clientèle parmi les étudiants, les pseudo-intellectuels, les intellectuels tout court, les enseignants... mais les travailleurs, groupe considéré trop longtemps comme marginal à la société, qu'en fait-il?

C'est là une foule de questions importantes qui sont restées sans réponse trop longtemps...

Dans tout cet éventail de partis, il n'y a pas un qui se propose une réorientation radicale des objectifs de notre société, ils ne sont que des

demi-mesures. Ils ne sont même pas à hauteur d'homme et dire qu'il faut s'en contenter. Et pourtant le problème ne réside plus seulement dans le duel fédéralisme-indépendantisme ou dans la prospérité économique, il se situe au coeur de ce b... de système, au coeur de cette société fondée sur une unique et seule valeur : la \$. Et surtout n'allez pas croire que je suis une marxiste-léniniste ou communiste à temps partiel, vous vous mettriez le doigt dans l'oeil. Le marxisme et son application concrète ne me satisfont pas plus que notre présent système industriel dit faussement « capitaliste ». Comme plusieurs je cherche, car aussi naïf que cela puisse paraître un bon gouvernement se doit de voir au bonheur des citoyens, et présentement ce n'est pas tellement le cas...

Néanmoins voici quelques solutions de rechange pour les désespérés :

a) foutre le camp ; faites un voyage (au sens que vous voulez), ou si vous êtes riche, achetez-vous une île déserte quelque part dans le Pacifique...

- b) ne votez pas
- c) ralliez-vous au F.L.Q. ; de ce côté-là avec le gouvernement de fous qu'on va avoir, j'ai l'impression que d'ici peu, ça va drôlement « swinger ». Avis aux amateurs d'action et d'émotions fortes !
- d) votez P.Q. ; vote de sympathie - vote pour un moindre mal.
- e) fondez votre propre parti. Ce que je fais... entre autres choses.

SUR CE JE LANCE UN GRAND CONCOURS :
 TROUVEZ UN NOM ORIGINAL A MON PARTI
 PRIX : JE PAIE UNE BIÈRE, OU DEUX, OU TROIS... AU GAGNANT
 CONDITION : ETRE DE SEXE MALE
 JE ME RESERVE TOUS LES DROITS
 IL N'Y A PAS DE PRIX DE CONSOLATION
 DE PLUS LE GAGNANT AURA L'INSIGNE
 HONNEUR D'ETRE LE PREMIER (ET PEUT-ETRE LE SEUL) MEMBRE DE MON PARTI,
 S'IL LE VEUT, BIEN ENTENDU.

Andrée RENAUD

Poème pour PRAXIS par Pierre Spénard :

L'ENGRENAGE

Je roule dans le couloir
 Poussé entre l'atelier à être fabriqué
 Et l'atelier à fabriquer.
 Je suis une roue à engrenages,
 Issue d'une machine à fabriquer des engrenages.
 Je roule vers la machine dont je dois faire partie,
 Et qui fabrique des roues à engrenages.
 Je devrai tourner, tourner sans cesse,
 Faire tourner des petites roues,
 Etre tourné par une grande roue,
 Jusqu'à l'usure de mes dents.
 Alors le mécanicien va me remplacer
 Par une roue neuve,
 Comme moi j'aurai remplacé une vieille roue.
 Je devrai tourner, par ambition de tourner vite,
 Mais je ne tournerai pas longtemps.
 D'autres roues roulent avec moi,
 Vers la machine.
 Mais moi je sais qu'il ne faut pas tourner,
 Car j'ai des dents, j'ai un moyeu,
 Mais j'ai aussi un esprit ;
 Mes dents, mon moyeu ne sont pas à moi :
 D'autres s'en servent.
 Mais mon esprit il est à moi,
 Et je suis seul à m'en servir,
 Et tant qu'il en sera ainsi,
 Le mécanicien ne pourra pas dormir tranquille,
 Car il craindra toujours que je cesse de tourner,
 Et que je quitte la machine.

Pierre SPENARD

LES ECURIES

La ville enferme les hommes dans un filet de rues bruyantes,
 souillées l'hiver par une boue rouge de neige et de calcium,
 l'été par la suie des cheminées d'usines et de maisons,
 suie qui colle aux murs, aux fenêtres,
 et au linge mouillé qui moisit sur sa corde pourrie
 et qui jamais n'éclaire la galerie à la planche craquée.
 Du bruit, des cubes de brique rouge noircis par la poussière,
 des cordes à linge : l'univers des bipèdes d'en-bas,
 qui peinent, mangent et dorment mal entre les points noirs
 de la photo de leur prison absurde.
 Lui, six jours sur sept, va faire ses neuf heures.
 Elle, fait la cuisine de ce qu'elle a pu acheter ;
 elle balaie le duplex, elle lave les enfants,
 elle débrunit leur peau livide d'enfants anémiques
 qui n'ont pas vu souvent le soleil ni mangé à leur faim.
 Et ils retournent jouer, entre les murs et les autos stationnées,
 entre des vieilles caisses empilées, sur les trottoirs crottés,
 couverts de vieilles gommes écrasées, et noircies.
 Chacun est las de penser, chacun est las de vivre
 mais accepte sans protester la vie en camaïen gris.
 Et ils tirent la charrue, sous le fouet de l'envie.
 Ils tolèrent la violence de son aliénation.

Pierre SPÉNARD

entre deux autobus

HEY ! c'est grave... on va avoir passé environ 500 jours de notre vie dans un autobus Fournier ou autres. (Si on ne se fait pas écraser par un camion de ciment avant).

Comme quoi on s'éparpille un peu partout, un peu n'importe comment, quelques fois on arrive en retard, comme un Messie après Noël, on arrive d'ailleurs, on arrive de loin, du bout de la vie, du bout de dernier jeton (blanc ou brun). Le principal c'est d'essayer de se sentir chez nous quand même, il faut que ça éclate...

Aimez-vous le linge plus blanc que blanc (gang de sales !)

Aimez-vous le café qui invite au dialogue (vos gueules !)

Amez-vous savoir ce qu'est une performance ? (Télé 4).

LES FAITS FAVORISENT L'ECLATEMENT

Je ne suis pas aux oiseaux, je suis au CEGEP.

Je me refais, je me redis, je me répète, je vous refais, je vous redis, je vous répète, je n'ai pas le droit c'est trop réalisable, c'est trop facile. Vous pensez aussi bien que moi, le journal il devient alors anti-vie, anti-demain, anti-toi... Mais pourquoi pas crier alors !... Je suis du genre « permettez-moi d'insister »... J'ai envie de voyager, partir pour **LA MER TUME**.

ÇA ECLATE ENCORE UNE FOIS.

« LE BONHEUR n'est pas dans la possession de quelque chose, il est à l'intérieur de nous-même » (Louis Gauthier).

Je n'ose plus discuter le bonheur, je préfère le vivre, je préfère le partager, l'offrir, l'abandonner pour mieux le retrouver ensuite.

Je vais aller me rasseoir dans l'autobus, j'ai trop peur des camions de ciment, j'ai trop peur de perdre mon nettoie-moteur... mon savon aux enzymes... ma bière du temps... parce que cela c'est vraiment important, c'est très important quand on est pris dans le système. Vive le SS (Simonac de Système).

Il s'agit de chercher là où personne n'a encore trouvé, chercher dans le bon sens, c'est pas grave puisque personne ne nous prend au sérieux.

On a toujours le choix entre « A soir on fait peur au monde » et « L'initiation » !!! Il s'agit de prendre ce que nous voulons, de prendre ce qui nous porte à vivre jusqu'au bout...

Nous avons tout de même appris à ne pas mettre nos doigts dans le nez, nos pieds dans les plats, et nous avons aussi appris comment mettre nos tempêtes dans un verre d'eau, à couler nos paroles dans l'argent, nos silences dans l'or. Tout est consommé.

Changeons nos bonheurs de « Mustang » pour deux soleils, deux sourires, deux larmes, deux coeurs, ou dix, ou vingt ou cent.

Au bout de chaque rue il y a un autobus, il s'agit de prendre le bon... choisissez vos billets... et ne vous fiez pas à ceux qui vous offrent des correspondances...

Marc CHABOT

PÔLE SUD

Je suis minuscule et la steppe est immense, tout comme une puce noire sur une nappe blanche. Devant moi, la neige parsemée de mottes gelées s'étend à perte de vue. Derrière, la neige vierge s'étale sans fin. A droite comme à gauche, la neige pure est vierge.

Tant bien que mal, j'ai ramené les revers de mon manteau sur mes joues, le vent glacé brûle mon visage. Des bâtonnets de givre apolins descendent de ma chevelure blonde ébouriffée, et se balancent devant deux yeux qui pleurent. Dans les mocassins, mes pieds bleuis me font souffrir.

Avec une violence déchaînée, les bourrasques opposent à mon corps un mur solide et glacé. Je trébuché sur les pics de glace ; je

tombe, je me blesse et je me relève. Toujours, toujours, depuis six heures, même manège se répète. Mes pantalons en lambeaux claquent comme des drapeaux autour de mes jambes rougies et marbrées de mauve.

Tant pis ! Je serre les dents sous des lèvres craquelées qui saignent et je continue la lutte. La surface de ma peau tremble comme de la gélatine. Mais le froid brillant et le vent qui siffle répètent sans arrêt leurs assauts et ne m'offrent aucun répit. Comme du sable sec qui s'échappe entre les doigts écartés, la vie a déjà quitté mes pieds et mes mains.

« Toi la Mort, viens vite. Je suis fatigué et j'ai peur : mets un terme à ma détresse. Sois sans crainte, tu me verras de

loin : je suis seul dans ce désert de neige. Je t'attends. »

Sans cesse, les rafales et les idées font balloter ma tête. Je m'affaisse. Cette fois, je ne peux me relever. Comme un serpent sur une patinoire, je me traîne. Cet effort est trop pénible : je m'arrête.

Je replie les cuisses sur mon ventre congelé. Mon nez saigne. Soudain des dizaines de plaquettes cramoisies se disputent autour de moi. Tant mieux ! la Mort les a vues et elle me prend.

Mais suis-je aussi écrasé que ceux qui acceptent le système ? En un mot, suis-je aussi abruti que l'homme qui « meurt » sans y prendre garde ?

Pierre Bouillon, R.I.P.



TRIBUS PRAXIS

RÉDACTION :

Andrée Renaud
Marcel Barthe
Michel Breton
Claude Des Rivières
Marc Cimon
François Bernier
Pierre Spénard
Marc Chabot
Pierre Bouillon

TECHNIQUE :

Céline Ruel
Marcel Barthe

MISE EN PAGE :

Marcel Barthe

DESSINS :

Esther Cyr

PHOTOS :

Time Magazine
Modern Photography
Le Soleil

PRAXIS est imprimé à la Compagnie de L'Eclaireur Ltée, imprimeurs-lithographes, Beauceville, Québec.



CONTE SURRÉALISTE

Pendant que tous les êtres humains dormaient, des légions de couleurs venues d'une planète lointaine vinrent se reposer sur la planète terre.

Le Bleu se posa sur toute la végétation : sur les blés, les arbres et les fleurs. Mais, se dit le Jaune, on ne voit guère les fruits de cette façon ; il s'étala donc sur les tomates, les pommes et les oranges. Naturellement, ces derniers n'étaient pas satisfaits. La Pomme et la Tomate croyaient avoir la jaunisse et l'Orange se voyait obligée de changer de nom.

Le rouge décida d'éviter de telles querelles et, pour ne pas rougir de honte, décida d'aller se placer sur les nuages. Mais le rouge n'avait pas prévu que les nuages, filtrés par le jaune du

soleil donnaient naissance à une couleur rivale : l'Orange.

L'Orange, se voyant donc fils illégitime du Jaune et du Rouge, décida de quitter son lieu de naissance. Après un long périple, il aperçut une ville. Sans trop de difficultés, il délogea le Gris qui s'était posé sur les édifices.

Le vert, encore jeune et rempli d'espérance fut plus aventureux et décida de se poser sur toutes les roches de la terre. Non pas comme les fruits, les roches n'étaient aucun commentaire : la vieillesse leur avait enseigné la sagesse.

Cependant, si la végétation et les minéraux tiraient de l'orgueil de leur nouvelle couleur, il semblait bien que les eaux allaient être oubliées. Le Rose, bien que fai-

ble, se mit à l'oeuvre. Il se coula parmi les vagues, se faufila entre les algues et bouscula les poissons. Devant cet assaut, la mer gémissait : elle était devenue si faible qu'elle ne pouvait plus soutenir les bateaux !

Le Blanc, quoique vierge, décida de se salir un peu et de se substituer au Brun de la terre. Les fourmis et les sauterelles furent les premiers à se féliciter d'un tel changement : il serait plus facile aux hommes de ne pas les écraser à l'avenir.

Un homme riche, puissant et méchant se réveilla et vit toutes ces nouveautés. A l'aide d'une énorme machine bordée de fer, il redonna au monde sa couleur initiale. Cet homme n'était pas poète.

Pierre BOUILLON

PRAXX

Vol. 1 No 8

(On croyait jamais pouvoir se rendre jusque-là!!!)



... de
... se contredire, se
... ment. Ca semble impos-
... ore sans
... an-

vous parle...

S'il fallait compiler tous les écrits parus dans Praxis, on s'apercevrait bien vite que la plupart révèlent du dégoût, de la révolte ou des réflexions sur le système. Pour bien comprendre ce qui va suivre, il convient de définir sommairement ce qu'est le Système.

Ce mot englobe les institutions physiques, morales, intellectuelles et sociales qui sont susceptibles de s'opposer à la liberté et au bonheur de l'homme.

Comme tous s'accordent à dire que le Cégep F.-X. Garneau est une institution, il convient de proposer des réformes parfois radicales de façon à ce que l'année prochaine ne soit pas un FLOP.

1 — Praxis demande, (on demande tout le temps) aux autorités de permettre aux étudiants de faire une critique positive des cours de chaque professeur. Ainsi, de temps à autre, on devrait réserver quelques périodes de cours afin de favoriser une discussion collective avec le professeur ; que ce soit pour des félicitations, des plaintes ou des moyens d'amélioration du cours.

Les deux partis en cause (professeurs-étudiants) pourront en tirer profit. En effet, cette action pourrait faire disparaître des illusions, des humiliations...

2 — Praxis ne veut pas de cette pseudo-démocratie dont on gave souvent la masse étudiante. Ce ne sont pas quelques délégués qui parlent une fois par mois qui pleuvent démocratie sur un Cégep.

En plus de ça, il faut instaurer des colloques « autorités » professeurs, masse étudiante. Non pas quelques fois dans l'année scolaire, mais très souvent. Evidemment, la liberté d'expression et d'opinions sera totale à ces occasions.

Parfois, on pourra se détacher des problèmes du Cégep pour aborder des sujets étrangers au Cégep scolaire mais qui sont tout de même fondamentaux. (libéralisation sexuelle, drogue, politisation...)

3 — Créer des mini-conférences étudiantes. Ainsi, l'anarchiste, l'intellectuel, le pseudo-intellectuel, le minable, le réactionnaire... pourront faire valoir clairement leurs opinions.

4 — Adopter une réglementation plus souple à propos du règlement qui ne permet pas au « pauvre-petit-étudiants » de s'absenter à plus de 10% des cours.

5 — Créer un organisme d'orientation structuré et à la portée de tous. Nous ne voulons pas de ces choix de cours à l'aide d'une maigre description.

6 — Permettre aux étudiants qui n'ont eu qu'un échec de rajouter un cours à leur horaire habituel. De cette façon, plusieurs pourront éviter de chauffer les bancs d'école au moment même où ils ont besoin de travailler. (Note : relisez, c'est important).

Toutes ces propositions ne veulent rien dire en elles-mêmes, ce sont des images d'un désir d'esprit nouveau F.-X. Garneau. En effet ce qui est

peut-être de l'utopie dans le système actuel et qui pourra être un jour réalisable, Praxis espère une disparition totale de tous esprits (entendons bien les hommes et les façons de voir l'éducation) qui nuisent ou qui ne vont pas dans le sens d'une démocratisation du système Cégep. Car disons-le nous bien, cette année une foule d'individus ont essayé (bien souvent vainement) de faire revivre à l'intérieur du Cégep F.-X. Garneau l'esprit répressif et anachronique du système privé d'enseignement. Praxis est radicalement contre le système des collèges privés que le Bill 86 a tenté de garder envieux par opposition au bill 21 celui qui est supposé amener une liberté dans le système collégial d'enseignement. Que ce soient les autorités supérieures qui se croient Dieu le Père, les professeurs qui n'ont de but politique que leur petite convention collective où les étudiants qui se sacrent de tout. Il nous faudra, nous les étudiants, prendre en main le Cégep l'an prochain pour que tous travaillent pour nous et non pour eux. C'est peut-être une mobilisation utopique que nous demandons mais nous croyons que parallèlement à une auto-épuration ou une destruction directe des éléments indésirables, il devra exister une prise en main du système dans lequel nous vivons. Praxis croit beaucoup en F.-X. Garneau et donne rendez-vous à tout le monde l'an prochain. Nous espérons que tous ceux du Cégep qui veulent l'avancement de celui-ci, saurons s'organiser et casser tous ceux qui empêchent cette organisation.

Hey, l'an prochain

Voir ce qui se fait, c'est voir loin car cette année, il ne s'est pas fait grand chose... Pourquoi? — A chacun de répondre à cette question qu'on appelle « classique ». Bien sûr, on l'entend partout... Mais on n'y trouve jamais de réponse, ou enfin très peu. A qui la tâche d'y répondre?

On crie au désastre, on dénigre l'administration et on se refuse à prendre ses propres responsabilités face à notre milieu, milieu qui DOIT changer, semble-t-il, du tout au tout.

Et qui doit s'élever pour dire JE propose ceci ou cela pour l'an prochain...? On ne les voit pas souvent. On a vu ce qui s'est passé lors d'une réunion convoquée dernièrement pour les élèves de Coll. I... TOUS y étaient convoqués. Nous étions 8 ou 9... C'est ça votre participation...

On me dit que c'est le printemps. D'autres disent que les étudiants ont trop à faire. C'est donc dire qu'on devrait se réunir le soir à 17.30 heures, ou le matin avant le premier cours.

C'est beau la participation... Regardons un peu la participation de la masse étudiante dans PRAXIS. Pas forte pantout... Tout au long de l'année, on s'est plaint qu'on n'avait rien à faire. Franchement, l'monde, y'sont malades! C'est pas fameux.

Qu'advient-il de l'an prochain? Serons-nous un CEGEP... Ou devrions-nous définir comme une masse atteinte de PLUREZ-Y??? Avons-nous le temps de dire qu'on verra à tout cela l'an prochain? Déjà, la CO-OP est formée. Le conseil administratif a été élu et tout devrait fonctionner plus ou moins, à notre entrée, en septembre... Quelle sera notre réflexion? — Gang de caves, ou quelque chose du genre?...

On pourrait pas essayer de changer de tonalité de temps en temps? L'an prochain, on va encore tenter quelque chose de nouveau... Une autogestion au niveau de la Régie Interne... Va-t-elle fonctionner...? C'est une question qui ne doit pas se poser... On doit se dire qu'elle va fonctionner. Et elle fonctionnera.

C'est bien beau la contestation des structures. Mais en bâtir des nouvelles, qui nous aiderons à passer une meilleure année, n'est-ce pas plus normal...

Passez tous de bonnes vacances et revenez-nous en septembre avec des idées, et des bonnes. Soyons évolutifs et cessons d'être conservateurs... Et soyons normaux... (cf. plus haut).

Toute initiative étudiante déjà mise sur pied par les étudiants doit continuer l'an prochain... Y COMPRIS ET SURTOUT PRAXIS!

A l'an prochain et à la participation!

Salut!

ROBERT PEPIN

TRIBU PRAXIS

Vol. 1 no. 8

Rédaction : Robert Pépin
Michel Bilodeau
Denis Migneault
Marcel Barthe
Jean Fugère
Pierre Spénard

Technique : Céline Ruel

Mise en Page : Marcel Barthe
Pierre Bouillon

Photos : Marcel Barthe

Salut Andrée,

Salut Andrée,

Tu sais c'est bien beau de vouloir avoir un bon gouvernement qui veut le bien du peuple. C'est cela que bien des gens veulent, du moins ceux qui regardent et analysent objectivement ce gros bloc qu'est la politique ceux qui veulent vraiment être honnêtes avec eux-mêmes et les autres.

Je ne suis peut-être pas de sexe mâle mais je me rallie quand même à ton parti. Il n'a pas besoin de nom original car il risque de devenir vraiment là à un parti politique comme le parti libéral ou autre. Donc, pour garder son authenticité et lui permettre de mieux respirer, d'être moins dans les cadres, dans l'engrenage de la société et de la politique. Car dans la politique, tout de suite avec un nom tu es esclave en parlant; sans nom tu peux garder ta liberté d'expression. Donc à mon avis, pas de nom et zut pour la bière.

Naturellement il faut faire quelque chose. Il faut dire à ses gens la vérité, il faut les empêcher de commettre une faute, une bêtise, il faut dire qu'ils s'enlisent de plus en plus dans le système, dans l'argent. Il faut que ça urge. Il faut se former un nouveau parti qui renverse tous les autres avoir des membres qui sont prêts même à mourir pour ce parti. Et Hourra! Manifestations, nuits blanches, café noir, idées du monde, ouf!

Non je ne crois pas que c'est cela le meilleur moyen. Il n'y a d'ailleurs pas de parti, de système possible dans cette politique; c'est une politique idéaliste à mon avis; une politique à la-

quelle tout le monde doit viser consciemment ou inconsciemment mais sans jamais y parvenir. Car c'est cela qui fait bouger le monde, qui crée de nouvelles idées; c'est comme l'amour, on court après sans s'en rendre compte, mais on n'y aboutit jamais sans cela, il n'y aurait plus d'espoir, plus d'idéal.

Naturellement un parti politique ne peut nous donner l'essence même de toute chose. Allez donc parler d'amour, d'idée de liberté aux ouvriers, aux ménagères qui sont tous pris dans le système et pour qui la plupart du temps ces partis touchent le plus. Et bien oui; ils diront que c'est bien beau cela, que des idées ça fait peut-être avancer le monde, mais ça fait pas vivre le monde; oublier l'argent c'est bien d'accord mais qui paiera le loyer, la nourriture, les vêtements, le troisième enfant qui s'en vient, la sortie du samedi soir et caisse de bière. Naturellement c'est bête de vivre comme cela, ça peut nuire au progrès, ce n'est pas en tout cas dans ces gens que peuvent sortir des vraies têtes, des vraies personnalités, vivre comme cela, moi je n'y aspire pas bien entendu. Mais la plupart de ces gens sont inconscients, ils sont même heureux; car tu ne souffres pas de quelque chose que tu n'as pas connu. Ceux qui deviennent conscients de leur situation eh bien! c'est fou à dire, s'ils tiennent vraiment à leurs changements, eux seuls, de leur plein gré seront capables de changer de situation. Je suis peut-être lâche, il faudrait peut-être les aider; non quand tu veux défendre vraiment ta liberté et ton bonheur, il n'y aura personne ni même le gouvernement lui-même la politique non plus ne pourra t'empêcher. Pour défendre ta liberté, tes idées, il ne faut être esclave de rien.

Peut-être que les partis politiques ne donnent vraiment pas ce que le Québec a besoin, le parti libéral avec son argent, le parti créditiste avec son Dieu, le parti québécois ses idées. Mais ses partis, ils sont de bonne foi, ils sont certainement croches, matérialistes et ne peuvent apporter

que des solutions concrètes, des solutions dans l'argent. D'accord ce n'est pas l'idéal, mais ils font ce qu'ils peuvent; il ne faut pas demander à une machine de changer vraiment la face du Québec.

Et d'ailleurs la politique c'est plus que cela; c'est plus que des partis qui se chamaillent dans un même but; c'est plus qu'aller voter tous les quatre ans. C'est plus que discuter de tel ou tel parti sans vraiment attaquer le fond du problème non cette politique là c'est structure société matérialiste, argent: c'est bien mais il faut dépasser ça et faire une idée. La politique ce n'est pas seulement savoir si plus tard on aura de l'emploi après l'université ou bien défendre sa langue française et bla, bla, bla. D'accord c'est bien beau cela; la politique peut t'aider à trouver du travail mais je crois plutôt que c'est toi, ta Politique qui va te donner cet emploi. La politique c'est pas le bon Dieu et toi non plus bien entendu.

Et c'est en dépassant ses structures, ses partis politiques qu'on découvre la liberté la vraie liberté d'opinions, d'idées, d'options et c'est cela qui vraiment fait progresser et avancer le monde. L'argent c'est important bien entendu car surtout de nos jours, avant de se permettre de penser, il faut dépenser; mais il ne faut pas être esclave de rien; et c'est cela qui est le plus important être libre, c'est difficile mais je suis sûre que c'est encore réalisable.

Mais je m'arrête car tout ceci commence à tourner; ceci n'est peut-être pas bien pour certains et bien pour d'autres; et c'est logique: c'est une opinion; il est en tout cas très réfléchi, il n'y a pas de statistiques de preuves c'est vrai, c'est bête; mais on ne peut de vraie liberté et de vraie politique surtout pas avec des chiffres. Tout est relatif on vise à une certaine objectivité mais tout est plein de subjectivité d'engagement: qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse? c'est une opinion. En tout cas, l'essentiel c'est qu'on croit et qu'on puisse progresser.

Hélène Bourret

MÉTAPHORE

La vie d'un homme est une ville. Elle est formée de différentes rues, de plusieurs édifices et de quelques parcs d'amusement. Chaque homme se débat dans la ville et veut atteindre l'Hotel du Bonheur. Cependant il n'a pas de carte pour le guider.

Le premier arrondissement est celui de l'Enfance. J'ai amorcé mon périple rue de la Naissance. Il y a beaucoup de bousculade à cet endroit: les hommes ne peuvent choisir de s'y aventurer ou pas. Avec le temps, j'ai quitté cette rue brumeuse pour m'engager sur le Boulevard de la Puériculture. C'est sans doute une des plus belles rues de la ville; le paysage est magnifique.

De chaque côté du boulevard, on distingue des Petits Chaperons rouges, des montagues de crème glacée et des arbres en sucre d'orge. De temps à autre, on me réprimandait parce que je n'allais pas toujours dans la bonne direction, mais je m'en accommodais assez bien parce que je savais qu'on ne doit pas déplaire au Père Noël. Sans que je m'en rende compte, j'étais déjà dans l'arrondissement de la Jeunesse.

Les rues sont plus nombreuses: il est ardu de faire un choix personnel. Des gens l'ont fait pour moi: on m'a poussé dans le Métro de l'Instruction. J'y ai rencontré toute sorte d'individus. Certains s'y plaisent, sans doute parce qu'ils aiment se promener sans trop savoir où ils vont. D'autres s'y morfondent: peut-être parce qu'ils n'aiment pas les souterrains.

J'aimerais bien savoir quelle machine fait avancer le Métro. On m'a parlé d'un système électronique. Mais je le dis sous toutes réserves, je crois que c'est un système capitaliste. Nous passons tous cinq jours par semaine dans le métro. Nous avons deux jours à l'air libre et pendant ces rares moments si doux, je vais visiter le reste de la ville.

Souvent je me dirige vers les parcs d'amusement. On y trouve de tout, depuis les sentiers de l'érotisme et les promenades en radeau sur les eaux philosophiques jusqu'aux théâtres du véritable amour et les fontaines de l'amitié. Malheureusement, l'odeur de certaines rues nauséabondes vient troubler la quiétude des parcs d'amusement.

La ruelle de l'Oppression en fait partie. On y entend des symphonies en matraque majeure de Wagner, à peu de distance du square Remipoulos.

Parallèlement à cette rue, le voyageur aperçoit la Rue de l'Indifférence. Plusieurs individus y vivent: enfin, ils le croient. Ils font songer à ces minables qui se plaisent rue des Préjugés ou rue du Système.

Cependant, notons-le, le vent de l'âge nous pousse à pénétrer dans l'arrondissement de la Vieillesse. Sur les bords de chacune des rues de ce quartier, des lampadaires alimentés par l'Espoir éclairent péniblement les individus. Puis, peu à peu, pas à pas, les hommes titubent parce que les rues sont mal pavées. Toujours, les lampadaires de l'Espoir les guident: ces gens n'ont jamais résidé à l'Hotel du Bonheur et ils le cherchent encore.

Toutes les rues de la ville convergent vers l'abîme de la Mort. On ne voit pas le fond: l'Hotel du Bonheur s'y trouve-t-il?

Pierre Brouillon

A quoi ça servira ?

La semaine dernière, trois astronautes ont failli mourir dans l'espace! C'est triste! Peut-être! Surement! Je ne sais pas, je n'ai pu m'empêcher de penser aux pauvres petits Vietnamiens! Le monde pleure sur le destin de trois hommes dans l'espace et personne n'ose pleurer sur les Morts du Viet-Nam! On a oublié!

Nous avons marché des milles et des milles contre le Bill 63, nous avons gueulés durant une semaine et plus contre nos deux vieux partis (Bourassa était de ceux-là!). Dans une semaine il y a des étudiants qui vont aller voter pour Bébert et pour « Bou Bou »! On a oublié!

Nous avons crié hautement notre espoir devant Ottawa, un homme a dit « Merde », un homme a dit que nous avons un « Lousy French » un homme a regardé notre peuple se faire massacrer un soir du 24 juin! Nous avons crié « au poteau », « au traître »; maintenant nous avons oublié!

Nous avons vu l'horreur d'Iroshima, des morts, des loques des restes de vie! Des gens qui n'ont plus qu'un seul but: mourir! Aujourd'hui encore nous désirons la guerre! On a oublié!

Nous avons tous perdu notre premier amour, et pourtant nous nous étions bien promis que c'était pour la vie, et comment raconter que ça faisait mal le premier soir sans elle, le premier soir de peine. Aujourd'hui, nous en sommes au dixième, au quinzième amour! On a oublié!

Nous avons rêvé de devenir poète, chanteur, pour crier au monde notre joie, notre vie, notre bonheur, plus rien maintenant, on a oublié!

Nous nous étions bien promis, de ne jamais faire partie de ce « maudit capitalisme », nous « capitalisons » nos futurs bonheurs, notre future « Camaro, notre future femme!

On a oublié!

Maudit! Comment ça se fait? Pourquoi?

C'est pourtant impossible, tant de fois de reprendre, se contredire, se refaire lentement. Ça semble impossible. La vie se poursuit encore sans vous demander ce que vous en pensez! Il n'y a pas de choix à faire! Il n'y a rien à dire, il n'y a que le mal de vivre! La difficulté de croire en un bonheur présent! Puis c'est le trop plein de nous que l'on verse sur les autres, le restant demeure toujours, il y a des choses qui devront toujours nous appartenir.

Puis il y a le soleil qui me réchauffe, le vent qui m'épouvante, la pluie qui m'adoucit, la neige qui me givre, le bonheur qui me refait, l'amour qui me relance, la solitude qui m'enchant, les sentiments qui me hantent, l'espace qui me porte, la mort qui m'écrase, les jours qui me rapiècent, les années qui me rapetissent. Mais maudit! Dans dix minutes j'aurai oublié.

Il y a de ces gens qui ont la mémoire courte. Qui n'y pensent plus parce qu'on les invite à oublier! C'est pas si fort que ça les lendemains sans soleil. Vous savez bien le soleil y réchauffe comme les autres! Il y a des gens qui réchauffent mieux que les autres pourquoi pas vous?

Demain il y a les vacances!

Demain il y a le soleil!

Demain c'est le vent dans les voiles!

Demain vous devez crier pour rire!

Etes-vous encore pour oublier?

Le bonheur, l'avez-vous oublié?

Non! C'est trop « con », on oublie jamais: on s'habitue et c'est écoeurant.

Salut. Bonnes vacances!

Marc CHABOT

TRIBU PRAXIS

Vol. 1 no. 9

Rédaction : Andree Renaud
Helene Bourret
Claude Racicot*
Pierre Bouillon
Marc Chabot
Christiane
Pierre Migneault

Technique : Celine Ruel

Mise en Page : Marcel Barthe
Pierre Bouillon

Photos : Marcel Barthe

Les pierres étaient chaudes
dans la carrière où je le vis
gorgées de soleils elles semblaient despuits
des obélisques aux seins de bronze
naissaient sous son ciseau
il était Dieu car il était beau
il brisait les montagnes et taillait les rochers
faisait de la terre sa maîtresse
il était la charrue, et le soc et le roi

Christiane

Variation variable d'un variateur aux thèmes gothiques flamboyants

Illumination dictionnairiale
mélodie sans accord
fuite sans raison
flash au cube
brillance sans or
liberté violée
esprit masturbé
gaspil inutile

Mon Pays

Pour que vivent les citoyens de la terre
pour que s'étendent leurs racines par-delà des frontières
pour que s'informe ce pays
où les hommes parlent le même langage
participent aux mêmes jeux
se nourrissent au même amour
je crie qu'il le faut nommer et vénérer
Car pour ce que ce pays devienne et reste mien

il me demande de rompre de trancher d'arracher
il exige que je meure
il ordonne que mon corps vibrant et chaud
rejette l'amant qui était sa conscience
il m'impose une loi et m'englobe sous un sceptre
et je lui permets pour qu'il vive de me dominer

Une longue file de pèlerins a déjà quitté le fort
et s'est mise à marcher, fécondée à chaque pas
créant au sein des villes des mondes parallèles qui se recourent
et nous les voulons suivre, car ils sont beaux et purs et forts
eux en quête des sommets où fleurissent paix et liberté
sommets qui enchâssent ce pays qui m'aimante

Je suis citoyen de notre univers
un univers aux milles mers
aux cinq dimensions
aux trois sexes
et à un seul amour.

Christiane

PRAXIS

Vol. 1 No 9

**"PRAXIS, c'est la pensée dans l'action"
La pensée est écrite, maintenant l'action commence.
Je pars faire le tour du monde (sur le pouce et à pied.)**

**Responsable de ce numéro,
Bernard Bissonnette.**

(yé parti en cr...!)



Les ÉCOEURÉS

*Ils étaient un, dix, cent, mille
Et ils sont des milliers ;
Partout en Europe, partout en Amérique
Issus de la richesse, enfants de l'Occident
Méprisant tous les biens qui leur étaient offerts
Refusant le travail qu'on voulait qu'ils fournissent
Etendu sur l'herbe pour y faire l'amour
Discutant dans la rue et fumant du haschisch
Ils ont vomi la vie qui les empoisonnait
Quitté la société qui les digérait
Ils lui ont crié : Non !, à la machine du système
Qui voulait qu'ils deviennent autant d'esclaves sages,
Travaillant pour manger plus
Mangeant plus pour avoir plus de forces
Ayant plus de forces pour travailler plus
La société a décanté
Et ils sont apparus, gouttes d'huile
Flottant sur la lavasse où les humains se noient
C'est la génération des dégoûtés
Des mutants sociaux qui ont quitté la forêt de l'argent
Hantée de financiers et de chasseurs d'esclaves
Plantée d'arbres feuillus avec des dollars
Où il a été dit
Que l'on doit grimper jeune, où l'on doit lutter et d'où
l'on tombe mort
C'est la génération des écoeurés.*

Pierre SPENARD

TROPISME II

"Nous ne nous connaissons pas encore, m'écrivait quelqu'un que j'aimais entre tous, car nous n'avons jamais osé nous taire ensemble."
MAETERLINCK

Quatorze heures. Nous revoilà, encore comme pour toujours, face à face, figés là, à ce point imprécis, où, violemment, l'on cherche la sortie, le tuyau d'échappement. L'univers n'est plus que nos deux corps, rivés là au cuir de nos fauteuils, séparés par une table de nicotine.

C'est l'heure de l'espace à remplir.

Le cerveau est en faillite. Une faillite sans fond où il n'y a même plus de mots mais qu'un épais silence impassible et impossible.

Une autre cigarette.. la stratégie du regard perdu ou attardé sur des ongles qui ne sont même pas sales... le cil apparent ou le cheveu sur le pantalon, que l'on retire en demandant l'heure...

Aux confins de tous ces gestes subsiste le véritable désir: celui d'allonger le bras, d'accepter la perte d'un peu de soi pour gagner l'autre, pour soutenir ses orbites fuyantes...

Osera-t-il, non plus rompre le silence mais rompre les mots?

Acceptera-t-il d'assécher, le temps d'un sourire, son moulin à paroles, d'envelopper son coeur pour qu'il ne respire plus par ces mots pleins d'artifices mais pour qu'il crie de cette main timide, de cet oeil frivole mais fragile sur tous ces objets?

Non. Le désarroi s'accroît et pèse autant que le couvercle de Baudelaire, à sa façon: ni musique pour déguiser, pour travestir.. le SILENCE.., ni vin pour exciter l'assurance, ni céleri pour libérer le geste.

Il n'y a que la nudité, la froide, l'émouvante nudité.

De la chaise à la porte, de la chaise au manteau jusqu'à la porte alors que la larme, le sanglot est là, au bord de l'épuisement.

Un recul. Quelques secondes.

Une minute.

Un silence, le vrai. Voilà.

"Monsieur, faisons donc connaissance."



Dialogues du désespoir Québécois...

Dialogues du désespoir Québécois...

Je suis seulement qu'seul

C'est partout pareil

A peu près rien

Vous payez la lumière

C'est pas à cause j'aime pas ça

Chus pas capable

Il faut avoir une instruction

C't'a n'en faire

Et pis le monde kickent

C'est une gang qui veulent fourrer l'autre

Un char plus gros

j'ajette icitte

Aujourd'hui dans l'hiver

C'est rendu que c'est pu la même chose

Des jobs insignifiantes qu'on peut pas vivre avec ça

C'est un set de monde

quand y'ont du temps de reste

C'est la chose la plus pourrite qui devrait pas exister

Comment ce que ça peut marcher?

Deux gouvernements de file

Ils se jettent youssé qui peuvent se jeter

Y sont pas contents

Quossé qu'y veulent mettre à place

J'cré pu à rien

TOUT EST FINI...



LE QUEBEC CONTEMPORAIN

Le Québec est un point de rencontre entre le passé et le futur, il n'a pas de présent. Cette situation n'est pas unique puisqu'elle est celle d'un grand nombre de colonies qui tendent vers leur libération. Car le Québec est une colonie. D'abord ce fut la France puis l'Angleterre, le Canada, les Etats-Unis. Jamais les citoyens de notre pays n'ont pu prendre en main leur destinée.

Le premier réflexe des colonisés est la recherche de la sécurité. Les Québécois l'ont trouvée dans le clergé, ce clergé qui a dominé toute la vie québécoise jusqu'au milieu du vingtième siècle: après la conquête, l'élite française nous quitta; seuls les religieux acceptèrent de demeurer. Nous pourrions leur en être reconnaissants s'ils n'en avaient profité pour se créer un empire.

Les colonisateurs ont su, dès le début, s'assurer la collaboration de l'élite en échange de certains privilèges. Il y eut, bien sûr, des soubresauts: 1837, 1917, 1939 ... Mais les colonisateurs et leurs valets autochtones avaient établi solidement leur domination. Ils s'installèrent rue St-Jacques et délèguèrent leurs représentants à Québec pour gouverner le peuple. Au milieu de la pauvreté générale 8% de chômeurs, St-Henri, 250,000 assistés sociaux, St-Rock — ils se sont forcé des oasis à Westmount, Ste-Foy, Sil-lery, Mont-Royal.

Plus subtils encore, ils nous ont imposé leur culture. Pas cette "culture" traditionnellement réservée à une supposée élite — théâtre, littérature, arts plastiques — mais cette culture, la vraie, qui est faite de la vie, du quotidien, celle qui touche l'âme même d'un peuple. Ils nous ont vendu leurs hot-dogs, hamburgers, coke et peps; ils nous ont offert leur baseball, leur football, ont amené leurs cadillacs et leurs fords.

Et nous, pauvres victimes innocentes, leur avons donné notre hockey, nos moto-neiges, nos mines, nos industries, notre télévision. Pour avoir droit au frigo, à la tété en couleur, à l'auto, nous avons couché dans le même lit que le conquérant, nous avons parlé sa langue dans la rue et

au travail, nous avons écouté ses chansons, regardé ses sorcières bien-aimées, mangé ses poulets aux hormones.

Repliés sur nous-mêmes, nous avons procréé des Rémi, Emilien, Bona, Réal, Gilberte, Jean-Jacques. Nous avons admiré des sous-produits d'une civilisation étrangère en croyant qu'ils étaient nôtres, des Michelle Richard, des Faraço, des Classels...

Ils nous ont lessivé le cerveau pour nous faire croire que des privilèges étaient des droits. Et, soixante-trois fois, nous les avons cru.

Puis sont venus les Berduas, Chartrand, Bour-gault, Vallières, Gagnon, Geoffroy. Des patriotes. Ils ont voulu la libération de leur peuple. Des patriotes. On les a jetés en prison, des patriotes, mais ils ont continué la lutte car ils ont vu que Place Ville-Marie, Manic, Terre des Hommes, ne sont que le prélude de la révolution moins tranquille qui se prépare. Ils ont pour chantres Jean-Pierre Lefebvre, Charlebois, Hubert Aquin, Des-champs, et le Grand Cirque Ordinaire.

Et c'est l'éclosion. Dans tous les domaines. Le Québécois se spécialise. Il peut greffer des coeurs, inventer des ski-doo, construire des bar-raques, creuser des tunnels sous le fleuve et y faire glisser des métros. Mais tout cela serait futile si ce développement n'était accompagné, ou suivi, d'une libération de l'être humain. Libération du patriote face à la JUSTICE, libération de l'ouvrier face à son patron, libération de l'étudiant face à des structures aliénantes, libération de la fausse démocratie qu'on joue à notre face, libération des tabous religieux ou moraux et surtout de nature sexuelle, libération de l'adolescent face à sa famille, libération de la femme, libération du taxi, libération du colonis-ateur.

Mais la route est longue et les traîtres nom-breux. L'esclave a peur de crever de faim sans ses chaînes.

Mais certains secteurs privilégiés, parmi les jeunes surtout, ont entrepris la marche victo-riuse. Ils ont décidé d'abattre l'environnement répressif qui refreine l'homme dans sa recher-

che du bonheur. Ils ne peuvent pas, eux-mêmes, libérer l'homme de ses traumatismes et de ses inhibitions. Mais ils peuvent transformer l'en-vironnement social, politique, religieux, afin que les individus puissent réaliser ces objectifs par leurs propres moyens. Ou alors, les secteurs de pointe se sont tout simplement retirés de la so-ciété pour mener une vie parallèle, à leur gré. Mais les bien pensants les quettent, les traquent, dans leur square St-Louis, dans leur Café Baudel-aire.

Il faut que les gens apprennent à être bien dans leur peau. Il ne faut plus appartenir à cette civilisation "qui a inventé les mauvais touchers" clame Jacques Lagacé dans le Quartier Latin. Et Marcuse, pour sa part, a décelé le même phé-nomène au niveau mondial: "Il ne s'agit pas tant d'une nouvelle voie vers le socialisme que de l'apparition de valeurs et de buts nouveaux, chez des hommes et des femmes qui, résistant au pouvoir d'exploitation massive du capita-lisme des monopoles, rejettent ses réalisations, si agréables et libérales qu'elles puissent être".

Et quelles sont ces valeurs? D'abord le res-pect de l'individu en tant que personne humaine, non en tant que machine à produire. Le mythe du travail libérateur, charrié autant par le commu-nisme que par le capitalisme, ne tient plus devant l'avènement de la société post-industrielle. La femme devient un être humain qui a droit de vivre en dehors de la volonté de l'homme. Les obstacles à l'épanouissement de l'individu -- reli-gion, travail, mariage -- disparaissent. On revient aux besoins essentiels de l'homme: manger, dor-mir, être vêtu contre le froid, faire l'amour. Le reste, imposé par la publicité, devient très se-condaire. L'argent ne veut plus rien dire. On adopte des modes de vie communautaire. So-cialisme libertaire utopique.

Le Québec contemporain n'existe pas. C'est un bâtar déchiré entre un passé colonial et folklo-rique, et un avenir libérateur encore indéfinis-sable parce que trop limité, pour le moment, par un environnement répressif.

T'es pas tannée, Jeanne D'Arc?

THE TRIP

Il y a longtemps que je me proposais d'écrire un article et quelques-uns me le conseillaient fortement, donc me voici.

Vu que ce journal est le dernier de l'année que vous y retrouverez une certaine nostalgie de l'aurevoir pour certains et de l'adieu pour d'autres. Une année est passée et nous avons tous vécus ensemble pour le meilleur et pour le pire mais lorsque nous arrivons au seuil du départ nous sentons monter dans nos coeurs une certaine tristesse; c'est la fin du voyage. Nous pensons à tous ceux que nous n'avons jamais connus et à qui nous n'avons jamais parlé, nous les regrettons parce que peut-être se cachait-il en ces personnes quelque chose de précieux et de beau que nous ne connaissons jamais; enfin c'est la vie et nous avons la consolation de nous dire que c'est peut-être de notre faute! Viennent ensuite les personnes que nous avons côtoyées régulièrement et avec lesquelles nous avons partagé quelques moments de notre existence sans jamais trop nous attar-der; nous oublions si vite que nous sommes des hommes. Nous les verrons partir et nous senti-rions que nous ne sommes pas indifférents à ce départ, peut-être éprouverons-nous même du regret. C'est la fin du voyage. Il y a ceux qui pendant l'année sont devenus nos amis et nos

amis, ceux que nous attendions inconsciemment à tel ou tel cours ou dans tel fumoir, ceux-là à qui nous étions contents de dire comment nous allions et quel évènement particulier de notre vie venait de se passer.

On a parlé avec eux, on a fumé et on a fumé l'autre, on a assisté au cours, on a fait toutes sortes de belles choses avec eux. Sans que nous le sachions, à notre insu, ces amis du collège ont pris une place dans notre intimité et lors du départ, ce ne sera pas du regret que l'on éprouvera mais un peu de peine. Les plus audacieux ou les plus sensibles se deman-dent leurs numéros de téléphone afin de se re-voir cet été si cela est possible. C'est parce qu'ils sont des hommes qu'ils agiront ainsi. C'est le début d'un voyage. Evidemment il y aura ceux et celles qui auront découvert l'amour; ceux-là savent que ce n'est pas un départ qu'ils subi-ront à la fin des cours mais un commencement. Ceux-là savent avec précision ce que le milieu leur a apporté. Ils sont en voyage. Finalement il y a les professeurs, ceux que nous avons ap-préciés et ceux que nous n'avons pas ap-pré-ciés. Cependant dans leur coeur ils connaissent presque tous nos visages et ils savent que nous sommes beaucoup plus que nous savons ce qu'ils sont. Parce que nous sommes l'existence

même de leur profession, ils savent ce qu'est un départ; nous avons été uniques pour eux comme ils ont été uniques pour nous. C'est la fin d'un voyage.

Quand nous serons dans le gymnase à faire nos derniers examens et que l'on pensera que c'est ici que l'on a fait passer une partie de soi, que ces murs et ces couloirs, que cette café-téria et ce fumoir ont connu une année de notre vie, que ces différentes places ont su comment étaient nos sourires, nos voix et nos rêves, je t'assure mon amour, mon amant, mon ami et mon inconnu que tu ne pourras rester insens-ible à tout ce que tu laisseras derrière toi. C'est la fin d'un voyage.

Vois-tu mon lecteur, on ne voit bien qu'avec le coeur et ces choses là viennent de ton coeur. C'est tout mon article se termine ici et je te sou-haite un coin de ciel bleu et de bonheur. Ce sera le début d'un autre voyage.

"Tout comme la rose a son vase, tu as ton milieu; le vase profitera de la beauté éphémère de la rose une seule fois et cela lui donne un prix inestimable; tous tes milieux profitent de toi une seule fois, sache découvrir quel en est son prix et sa beauté."

Denis Mignault

CONTESTATION

CONTESTATION- c'est là, dans l'esprit de la plupart des gens, un mot troublant, ronflant, synonyme d'agitation sociale par quelqu'illuminé ou "casseux-de-vitres-porteurs-de-pancartes". Que non! La véritable contestation est autre et beaucoup plus.

Définir la contestation n'est pas chose aisée de par son essence même. On pourrait dire que la contestation est un malaise, ou mieux, un mécontentement assez mal défini, à la fois oppressant et imprécis, causé surtout en milieu de jeunes, d'étudiants et d'intellectuels (pseudo-intellectuels y compris), par les modalités de fonctionnement politiques, sociales et économiques du système actuel. En fait on pourrait aller plus loin dans la définition de la contestation en disant qu'elle est devenue un mode de vie et une philosophie PLUS OU MOINS INTERIORISES, c'est-à-dire, dans lesquels on s'engage plus ou moins selon sa dose de courage et de conviction. La contestation se traduit par un rejet global de tout ce qui constitue notre société de laxatifs, de cartes Chargex (un des plus beaux rackets qui existent), de "frigidaires", de beurre de peanuts et de compagnies de finances, et aussi par la création d'une société parallèle. La politique, les fins économiques, le travail, la vie, le bonheur, l'amour, la religion, les attitudes conventionnelles, etc..., tout y passe. La contestation, dans le cadre actuel des choses, équivaut à un désaccord avec la société, ou plutôt à une révolte à son égard, accompagnée d'une remise en question globale. Dans une certaine mesure la contestation est une ébauche de solution pour remédier à certains malaises sociaux.

L'univers de la contestation comprend des phénomènes, devenus normalités à l'échelle mondiale, dorénavant plus que connus du public mais excessivement mal interprétés et mal compris; la pseudo-révolution sexuelle, la drogue, le radicalisme politique, dont on a tant parlé mais qui restent malgré tout les meilleures illustrations de la contestation comme recherche d'une solution, c'est-à-dire, d'un mieux-vivre individuel et collectif.

Prenons par exemple le phénomène de révolution sexuelle. On parle peut-être beaucoup et plus librement de sexualité, revues et cinéma en font peut-être le facteur du succès de leur tirage ou de leur rentabilité, on fait peut-être l'amour plus facilement, mais cela ne veut pas

dire pour autant que nous vivons une révolution sexuelle à proprement parler. C'est sûr qu'il se passe quelque chose de très important à ce niveau. On assiste actuellement à un rapprochement de l'homme et de la femme par une ré-évaluation des valeurs féminines (spontanéité, sensibilité, intuition...), ainsi qu'une tentative de normalisation en ce qui concerne l'activité sexuelle, la sexualité devient, en plus d'être un mode d'être et de connaissance, une expérience sensorielle parmi tant d'autres, elle devient par le fait même plus naturelle, plus sensuelle, c'est-à-dire, plus vivante et beaucoup plus saine et sereine parce que moins oppressante.

En rendant le sexe secondaire et accessible, nous verrons peut-être la fin d'une génération obnubilée par le sexe. Mais.. ce qui me fait dire que nous ne sommes pas à l'ère d'une révolution sexuelle, est le fait que nous sommes encore "accrochés" plus ou moins à l'image traditionnelle de la féminité et de la masculinité, que les idéaux fondamentaux en ce sens n'ont pas changé et que tant qu'ils ne changeront pas... Car une révolution exige un nouveau type de personne, prête à modifier ses attitudes et comportements pour s'engager dans un nouveau mode de vie apte à y trouver paix, équilibre et cohérence. Si on regarde autour de nous, la situation nous apparaît pour le moins chaotique. Pour prendre un langage imagé, nous sommes en pleine crise, en pleine crise d'adolescence, et la caractéristique première de l'adolescence n'est-elle pas de "se chercher"? Libération des tabous sexuels? Oui. Evolution? Oui. Révolution? Pas encore...

La drogue- Ici la question à se poser n'est pas "Quels sont les effets de...?" ou "Quels sont les dangers de...?", mais plutôt "Pourquoi?".

La raison d'être de la drogue, c'est parfois, mais non forcément, un vide à combler, l'absence de quelqu'un à qui parler ou vers qui se tourner, un refuge face à la crainte d'une existence alvéolaire, la recherche d'une réponse à un problème, un besoin de nouveauté. Mais il y a autre chose, il y a une dimension sociologique ou phénomène.

L'individu de nos jours se voit offert une existence préfabriquée de carton et de pâte dentifrice, où la créativité et l'originalité sont réprimées par une technologie froide et omniprésente. Certains acceptent cette offre, aveugles, désabusés, ou trop las pour lutter... d'autres non et le manifestent à leur façon.

La drogue devient alors une re-découverte et une re-valorisation de son être, de sa sensibilité et de l'acuité de son intelligence; un réveil et un inventaire de toutes les possibilités humaines qui se situent au-delà des limites de la sexualité; et surtout, un immense désir de demander à la vie beaucoup plus que ce qui nous est offert. C'est dans ce sens que la drogue apparaît comme une forme de contestation... mais elle ne débouche pas nécessairement sur une solution...

Passons au radicalisme politique. Face à l'abus de pouvoir, à la répression, au fascisme qui sévissent actuellement dans notre société, face à un pouvoir qui encourage passivité et médiocrité chez la population pour le meilleur bénéfice de quelque puissance économique, la réaction la plus naturelle et normale n'est-elle pas à l'extrême opposé? C'est ce qui se passe actuellement en milieu étudiant, mais l'engagement n'est que trop souvent verbal...

Au point de vue social, la contestation reste inachevée, elle n'est qu'un moyen terme. En adoptant une nouvelle façon de vivre, on bouleverse tout, d'accord, mais en fait on ne change rien quant à l'orientation des objectifs de la société. Le malheur est que la contestation, pour revêtir un caractère novateur et devenir facteur de changement, doit être prise en main et catalysée en vue de la réalisation des objectifs latents. Il y a aussi une autre dimension, celle de l'individu. Au niveau individuel, la contestation doit être vécue profondément par la personne pour avoir quelque influence sur son environnement. Mais voilà beaucoup se disent de la Nouvelle Génération... ils se disent et encore ce n'est que du bout des lèvres (trop souvent leurs paroles ne sont pas suivies de l'action qui concrétise le verbe et garantit l'authenticité de la personne) ou par mode... qu'est-ce que vous voulez ça paraît bien de nos jours!

Ici il faut dire que le système a les reins solides, il possède tous les mécanismes nécessaires pour assimiler en peu de temps les corps indésirables qui pourraient s'introduire dans ses rouages... ainsi on a fait de la contestation une mode et une source de rentabilité, par le fait même on l'a vidée de son essentiel. En fin de compte si la contestation n'est pas prise en main et vécue, au plan individuel, plus profondément, elle ne servira qu'à confirmer les objectifs traditionnels de la société

Andrée Renaud

Topaze, succès inutile ?

de Marcel Pagnol

Quoi penser de la pièce que nous offrira hier soir l'atelier d'art dramatique du collège des Jésuites ? Soulignons d'abord l'excellente mise en scène de M. Jean-Paul Broudehous, respectant le texte, employant bien ses comédiens, donnant une interprétation juste de chaque personnage, grâce à une action soutenue, quoiqu'un peu lente au début, malgré des longueurs à certains moments...

Topaze est une pièce qui montre la corruption des hommes, surtout celle de Topaze alors qu'il devient, grâce à un changement de milieu, de simple instituteur humilié, exploité, un profiteuse et un exploiteur.

La pièce de Pagnol ne contient aucun personnage vrai, beau ; tous profitent des autres, étalent leur fausseté, elle dénonce avec une satire évidente, une société déjà en place (société juste) dont les mêmes exemples nous sont offerts tous les jours.

Cette pièce ne fait que dénoncer un état de fait ; elle ne propose, en retour, aucune solution véritable, pouvant être appuyée, par exemple, par le contraste d'un personnage authentique luttant pour conserver ses valeurs ; elle n'offre aucune profondeur, reste une pièce neutre : elle ne nous provoque pas, ne nous touche pas, n'a presque aucune portée ; entre la pureté des pièces classiques, très actuelles, pleines de contrastes entre les personnages et de conflits intérieurs, de drames humains et le théâtre nouveau, montrant une réalité brute choquant, provoquant, renversant tout sur son passage, prenant position, cette pièce souffre d'un effet de surface, assez pauvre ; elle est maladroitement, cherchant l'effet plutôt que la cause.

Indépendamment de sa valeur dramatique, cette pièce est très bien défendue par l'interprétation et la mise en scène de l'atelier...

Pierre Powers se défend bien dans un Topaze humilié, naïf, grâce à son expression corporelle, son sens du personnage, malgré les difficultés vocales et des libertés dans le texte ; le passage de l'ancien au nouveau Topaze manque de souplesse, les mots sont mal prononcés parfois, le jeu reste honnête mais sans éclat.

Soulignons, pour en nommer que quelques-uns les rôles de composition de Claire Laberge (Ernestine), France Belzil (Suzy) Jean Fugère (Castel Bénac) Robert Côté (le vieillard)...

Malgré des difficultés de communication entre les comédiens des longueurs évidentes, des accrocs dans le texte, avec les décors vivants, la bonne interprétation et mise en scène, Topaze reste une pièce bien défendue mais peut-être inutile.

Claude RACICOT